

PAUL GIRO

Un « surréaliste obscur »

Joe Bousquet et le Surréalisme en 1925

« Il m'appartient de trouver après un bref passage à travers l'émouvant moderne
le mot du prestige qu'il exerce sur nous »
Joe Bousquet, *Cahier bleu*¹ (entre les 10 et 17 mars 1925)

La question des rapports qu'entretint Joe Bousquet avec le surréalisme fait aujourd'hui l'objet d'une vulgate assez bien établie: après une année 1925 d'adhésion au groupe sans réserve aucune – et l'on fait ici, bien entendu, systématiquement référence à la co-signature de nombreux tracts ou déclarations collectifs –, il s'en serait rapidement détaché, pour camper par la suite, et jusqu'à la fin de ses jours, sur les marges du mouvement, dans une attitude d'observateur attentif, de sympathisant en retrait, de « compagnon de route » pour dire comme naguère dans les cellules du Parti communiste. Aucune de ces propositions ne correspond à la réalité des faits.

L'ennui est que si l'on souhaite aller au-delà de cette opinion admise, en se tournant vers les spécialistes de Bousquet ou de l'histoire du surréalisme, ce discours univoque fait place à la plus grande diversité de points de vue; de sorte que l'on ne se trouve guère plus avancé. Dans les dernières années de la vie de Bousquet ou peu après sa mort, la confusion la plus complète régnait d'ailleurs déjà sur le sujet. Vous trouviez des critiques le tenant nettement pour un « ancien surréaliste », et même pour l'un des « plus purs poètes de l'école surréaliste », voire l'un des « hérauts du surréalisme »²; d'autres pour estimer qu'il avait été seulement « mêlé quelque peu [à un] mouvement » qui, sans l'avoir certes « laissé indifférent », ne l'avait toutefois « jamais accaparé »³; d'autres encore qui le rangeaient sans barguigner parmi les poètes au contraire restés « sourds au surréalisme » ou, du moins, demeurés « fort

1. Le *Cahier bleu* (coll. part. Mme Geneviève Patau-Cahuzac) a été servi par Bousquet à compter du 15 novembre 1924. JB le désigne ainsi dès ce premier jour.

2. Successivement, Jacques Nathan, *Histoire de la littérature française contemporaine*, éd. Fernand Nathan, 1954, Jean-José Marchand dans « *Traduit du silence*, par Joe Bousquet », *Confluences*, n° 9, mars-avril 1942, et Raymond Dumay dans « Le chemin des écrivains – Vie exemplaire de Joe Bousquet », *La Gazette des Lettres*, n° 94, samedi 6 août 1949.

3. Successivement, Pierre Loubière dans « Joe Bousquet n'est plus », *Le Rouergue amicaliste*, 6ème année, n°2, samedi 7 octobre 1950, et Pascal Pia, *Feuilletons littéraires*, tome 2, 1965-1977, Fayard, 2000.

loin, en dépit des apparences, [de ses] outrances et de [sa] tonitruance foraine »⁴.

Mais la discordance des opinions n'est pas moindre de nos jours. Dans une conférence donnée en 1997, Maurice Nadeau se disait certain de sa « place considérable dans ce mouvement », où il serait allé « plus loin que les autres dans plusieurs directions ». Et de s'indigner, par conséquent, que la notule biographique présentant Bousquet en tête des *Lettres à Poisson d'or* pût indiquer qu'il avait simplement « rencontré » le surréalisme⁵; avant de qualifier de « textes surréalistes », par-delà les romans du tout début des années 1930, *La Tisane de sarments*, véritable « succession de rêves » parue en 1936, et jusqu'à des livres publiés à la veille de la Seconde Guerre mondiale, *Le Passeur s'est endormi* par exemple⁶. Cependant, pour Christine Michel, dont les travaux universitaires sur Joe Bousquet sont parmi les plus remarquables, son « rattachement explicite au mouvement surréaliste ne va que jusqu'en 1932 », date au-delà de laquelle il ne lui aurait plus porté qu'un « intérêt [...] sous-jacent »⁷. Mais voici que, dans son *Dictionnaire du surréalisme*, Jean-Paul Clébert remonte cette date dans le temps, en la fixant quant à lui à 1926, avant d'arrêter qu'en vérité « Joe Bousquet [...] n'appartint pas au groupe surréaliste »⁸. Et puis il y a encore ceux, moins radicaux, qui se bornent à le voir plus proche d'autres écrivains (comme « Samuel Beckett, Louis-René des Forêts et Bernard Noël ») que des « seuls surréalistes, à travers lesquels Joe Bousquet est trop souvent lu »⁹... On pourrait multiplier les exemples d'affirmations les plus divergentes. On s'aperçoit bien vite que la question doit être entièrement reprise.

*

4. Successivement, Henri Clouard, *Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours*, t.2, 1915 à 1940, éd. Albin Michel, 1949, et J.D. dans « Joe Bousquet le héros foudroyé », *Journal des combattants*, 39^{ème} année, n.s. n°410, samedi 20 mars 1954.

5. Conférence « Joe Bousquet au cœur de son siècle », prononcée le 10 août 1997 dans le cadre du « Banquet du livre » à Lagrasse dans l'Aude. Cette notule et ce mot ne sont en vérité présents que dans la réédition de l'ouvrage, en collection de poche en 1988, de sorte que M. Nadeau n'a pu correctement en imputer la paternité à Jean Paulhan, préfacier du livre lors de sa parution en 1967.

6. Comme pour faire aujourd'hui amende honorable, ne peut-on se retenir de penser un peu, quand on sait qu'à la parution de son *Histoire du surréalisme*, Bousquet lui avait reproché de ne pas lui avoir réservé la place qu'il estimait avoir été la sienne dans le mouvement: v. la lettre de Joe Bousquet à Maurice Nadeau du 13 juillet 1945 (*sic* pour 1946) où, comme l'indique aujourd'hui son destinataire, « on voit assez... que Bousquet "souffre" de ne pas avoir été considéré par moi comme un surréaliste à part entière » (lettre de Maurice Nadeau à René Piniès de décembre 1998, *Cahiers Joe Bousquet et son temps* n°2, p. 66).

7. Postface à Joe Bousquet, *Le Cahier noir*, Albin Michel, 1989.

8. *Dictionnaire du surréalisme*, Seuil, 1996.

9. Jean-Gabriel Cosculluela, « Joe Bousquet terres, chutes, commencements, retrait », *Le Nouveau Recueil*, n°56, septembre-novembre 2000.

Je crois que c'est sans exagération que l'un des exégètes actuels de Bousquet a pu écrire qu'il était poétiquement « né d'Éluard »¹⁰. Mais fallait-il ajouter que ce dernier aurait agi sur lui à la manière de « ces sourciers dont les coups de bêche, portés au bon endroit, libèrent les eaux que retenaient pierres et terres » ? Sans doute la rencontre avec l'œuvre de Paul Éluard bouleversa-t-elle Joe Bousquet et ce que pouvait être alors sa vision de la littérature : « Je venais d'avoir une véritable révélation, écrira-t-il plus tard à Jean Paulhan, une de ces évidences qui transforment une vie... On espérait encore autour de moi que je marcherais : je me demandais tout d'un coup si le salut n'était pas ailleurs » ; d'emblée il « senti[t] qu'[Éluard] tuait tout ce que l'on avait jusque-là appelé poésie »¹¹. Mais s'il me fallait à mon tour user d'une métaphore d'ordre aquatique, j'évoquerais plus volontiers l'effet produit par ces explosions atomiques sous-marines dont rien de visible ou presque ne paraît d'abord à la surface de la mer. Ce qui frappe au contraire – et fait même principalement question – c'est la longueur de la gestation ayant conduit de l'illumination initiale à l'éclosion effective. Né d'Éluard pour sûr ; mais, si j'ose dire, bien après terme : le premier contact littéraire de Bousquet avec Paul Éluard ne « libère » apparemment rien à brève échéance – en tout cas rien qui soit de nature à le détourner *de facto* de la prose empêtrée de *Marthe l'Étrangère* à quoi il s'adonne à la même époque, et pour longtemps encore¹². Il suffit, pour s'en persuader, de préciser la chronologie.

Trompé par le recul du temps, Bousquet a situé sa découverte d'Éluard à des dates qui ont beaucoup varié : pendant ou après la Seconde Guerre, il a dit « en 1923 » ou encore « en 1921 » et même « à 23 ans », ce qui la ferait remonter à 1920¹³. Il ne fait pourtant guère de doute que c'est avec *Les*

10. Alain Freixe, « Éluard et Bousquet », dans *Les Mots La Vie*, n°10, 1998, colloque de Nice, janvier 1996 : « Éluard a cent ans ».

11. Successivement, lettre de Joe Bousquet à Jean Paulhan s.d. (fin mai / début juin 1939) et Joe Bousquet, *Note-book* suivi de *D'une autre vie*, Rougerie, 1982, p. 61. Dans les citations de Joe Bousquet, les points de suspension sont des coupes de notre fait. Pour plus de lisibilité, nous omettons les crochets droits usuels.

12. En avril 1921, Bousquet avait entamé un roman historique, où se reflétait l'histoire amoureuse qu'il avait eue (et avait encore) avec Marthe Marquie, la femme qui avait joué un si grand rôle dans la survivance de sa blessure en 1918.

13. Successivement, lettres de Joe Bousquet à Pierre-Jean Jouve du 14 mars 1943, à Daniel Wallard, jeudi (4 ou 11 octobre 1945) et à Jean Ballard, lundi (19 août 1946). Cette dernière année 1920 fut celle de la publication, avec un achevé d'imprimer du 10 janvier, de *Les Animaux et leurs hommes, les hommes et leurs animaux*, ouvrage dont il est aussi arrivé à Bousquet de dire qu'il contenait les « premiers poèmes » d'Éluard qu'il ait lus (lettre de Joe Bousquet à Maurice Nadeau du 13 juillet 1945 (*sic* pour 1946). « [La] première plaquette [d'Éluard], trouvée par hasard (il avait 25 ans et moi 23) m'avait décidé à lui écrire », indique-t-il même, quinze jours plus tard, à René Massat (lettre de Joe Bousquet à René Massat s.d. (31 juillet 1946)). L'hypothèse d'un premier contact avec l'œuvre d'Éluard dès 1920, suivi d'une première lettre à ce dernier, est toutefois hautement improbable. Après-guerre, Bousquet aime se poser, auprès de plusieurs correspondants, en découvreur de talents littéraires : « Je m'aperçois, avec une stupeur orgueilleuse, écrit-il à Massat dans la même lettre, que je ne me suis jamais trompé quand j'ai eu à m'interroger sur l'avenir d'un homme. »

Nécessités de la vie et les conséquences des rêves (que Bousquet appellera toujours curieusement « La Nécessité du sommeil ») qu'eut lieu ce premier contact enthousiaste, lors du printemps de 1922: « La Nécessité du sommeil... au fond d'un dégoût plus vaste que mon malheur... j'ai trouvé... Éluard, j'ai su aussitôt qu'il était le plus grand poète de notre temps »¹⁴. L'ouvrage avait été publié dès le mois de février 1921, mais Bousquet a précisé ne l'avoir eu en mains qu'en même temps que *Le Pont traversé* de Jean Paulhan, lequel n'a été achevé d'imprimer qu'au cours du mois de décembre suivant¹⁵: « Le texte d'Éluard avait paru au Sans pareil dont je voyais les éditions pour la première fois. *Le Pont traversé* m'avait été signalé par le catalogue de Camille Bloch »¹⁶; à plusieurs reprises, d'autre part, il a rapproché dans le temps cette découverte d'Éluard de sa rencontre avec Claude Estève, qu'il faut dater du début de 1922¹⁷: « J'ai revu l'époque lointaine de mon retour à la vie, les soirs où frappé par la lecture de la "Nécessité du Sommeil"... à Estève que je connaissais alors fort peu... j'exposais mes intuitions... »¹⁸.

On peut même, en vérité, désigner exactement celui des poèmes contenus dans ce petit livre qui, plus encore que les autres, avait « profondément troublé » Bousquet¹⁹. Il s'agit d'un court poème en prose, mais « profond comme une forêt », intitulé « Le Grand jour ». Il en avait notamment gardé en mémoire – s'en étonnera-t-on? – la phrase évoquant « une ombre derrière l'amour »²⁰. Le voici tout entier:

Viens, monte. Bientôt les plumes les plus légères, scaphandrier de l'air, te tiendront par le cou.

La terre ne porte que le nécessaire et tes oiseaux de belle espèce, sourire. Aux lieux de ta tristesse, comme une ombre derrière l'amour, le paysage couvre tout. Viens vite, cours. Et ton corps va plus vite que tes pensées, mais rien, entends-tu? rien, ne peut te dépasser²¹.

14. Lettre de Joe Bousquet à Maurice Nadeau du 13 juillet 1945 (*sic* pour: 1946).

15. *Les Nécessités de la vie et les conséquences des rêves*, précédé d'*Exemples*, de Paul Éluard, est paru, au Sans Pareil, le 15 février 1921; *Le Pont traversé*, de Jean Paulhan, chez Camille Bloch, en décembre 1921 ou janvier 1922 (selon Jean-Yves Lacroix dans *Bibliographie 1903-1995 des écrits de Jean Paulhan*, IMEC Editions, 1995, p. 16; Bernard Baillaud, dans sa bibliographie consultable sur le site de la Société des Lecteurs de Jean Paulhan, opte plutôt pour décembre 1921).

16. Lettre de Joe Bousquet à Jean Paulhan s.d. (fin mai / début juin 1939). Notons que la remarque de Bousquet touchant sa découverte, à cette occasion, des éditions du Sans Pareil achève de ruiner la thèse d'un premier contact dès 1920 au travers des *Animaux et leurs hommes*, qui avait été aussi publié par cette maison.

17. Le soir même de leur première entrevue « Estève lisait des poèmes de Paul Éluard » (Joe Bousquet, *Note-book* suivi de *D'une autre vie*, *op. cit.*, p. 71).

18. Lettre de Joe Bousquet à Jean Paulhan s.d. (fin mai / début juin 1939).

19. Joe Bousquet, *Note-book* suivi de *D'une autre vie*, *op. cit.*, p. 61.

20. Lettre de Joe Bousquet à Jean Paulhan s.d. (fin mai / début juin 1939).

21. « Le Grand jour » (à Gala Éluard) dans Paul Éluard, *Œuvres complètes* I, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1968, p. 84.

Ce texte a été relevé par Michel Sanouillet comme particulièrement significatif du travail sur sa langue poétique alors accompli par Éluard, qui donnait là, après *Les Animaux et leurs hommes*, le deuxième recueil de sa période Dada. «L'audace devient la règle, la désarticulation de la phrase monnaie courante, et toujours, ajoute joliment le critique, dans l'opalescente clarté de la poésie captée à l'état naissant»²². Il ne faudrait pas pour autant penser que l'objectif vers quoi tendaient ces efforts ait été de s'émanciper purement et simplement des contraintes du langage courant. Selon un cheminement plus complexe, il s'agissait plutôt de s'assurer un certain type de maîtrise sur le langage, entendue comme la condition même de la liberté d'expression véritable. Souvenons-nous de ceci: *Les Nécessités* sont précédées d'un court mais fort important texte introductif de... Jean Paulhan, que Bousquet rencontrait ainsi une seconde fois dans ces deux livres acquis en même temps, Paulhan dont Éluard avait fait, avant d'être présenté par lui au groupe Breton-Soupault-Aragon, sinon tout à fait un « maître à penser »²³, du moins un ami fort écouté sur ces questions. Dans cette sorte de préface, Paulhan formulait l'une de ses « savantes objections en matière de langage », comme dira plus tard André Breton en évoquant cette époque où la concorde régnait encore entre eux²⁴: « Les mots, avertissait-il, loin qu'ils portent goût, odeur ou musique, le sens même ne leur est pas une propriété tellement assurée qu'ils ne la laissent aller aussitôt que l'écrivain les néglige [...] ou bien encore ne tient pas compte de leurs veines, fil et sorte particulière de résistance »²⁵ – ce qui, à l'évidence, était mettre en garde, moins d'un an après l'expérience des *Champs magnétiques*, contre les impasses auxquelles risquait de mener l'abandon sans retenue à l'écriture automatique²⁶. Or Bousquet avait perçu tout ce que recelait de sens ce petit texte et, à coup sûr, des deux Paulhan qu'il rencontrait ainsi simultanément, ce ne fut pas le signataire du *Pont traversé* qui le retint surtout, mais cet « auteur, pour toujours, de la préface au livre d'Éluard qui m'a appris la poésie »²⁷; c'est le Paulhan qui accordait sa caution aux poèmes d'Éluard parce qu'ils savaient préserver, dans le mouvement même de reconquête de la liberté du langage, les vertus d'un certain souci somme toute *rhétorique* : il ne saurait être de poésie véritable qu'au terme d'une certaine façon de « mettre en jeu »

22. Michel Sanouillet, *Dada à Paris*, Jean-Jacques Pauvert, 1965, p. 317.

23. Jean-Paul Clébert, *Dictionnaire du surréalisme*, *op. cit.*, p. 231.

24. André Breton, *Entretiens*, Gallimard, 1952, p. 52.

25. Paul Éluard, *Œuvres complètes I*, *op. cit.*, p. 55.

26. *Les Champs magnétiques*, écrit en collaboration par André Breton et Philippe Soupault, était paru au Sans Pareil le 30 mai 1920.

27. Joe Bousquet, *Le Livre heureux* dans *Œuvres romanesques complètes*, t. 4, Albin Michel, 1984, p. 54. Ces deux Paulhan n'étaient évidemment pas si éloignés l'un de l'autre: « Il ne suffit pas d'inventer des paroles. Il faut leur attacher aussi une sorte de ton, un ton pour être entendues », lit-on dans la « Première nuit » du *Pont traversé* (Jean Paulhan, *Œuvres complètes, I, Récits*, Gallimard, 2006, p. 146).

chaque mot, de l'examiner « selon son *fil* » – vingt ans après, Bousquet se souvenait encore de ce mot utilisé par Paulhan dans ce texte introductif et le rappelait à son auteur²⁸.

Donc un choc poétique violent provoqué en 1922 par Éluard, à n'en point douter. Mais *concomitamment* et *inséparablement* une interrogation non moins vive suscitée par Jean Paulhan et les raisons mêmes qu'eut ce dernier d'applaudir à cette poésie. Bien entendu, je ne veux pas suggérer qu'à une époque où le surréalisme ne s'est même pas encore dégagé de Dada pour se constituer en tant que tel, et où le futur auteur des *Fleurs de Tarbes* n'a pas commencé véritablement lui-même à en formaliser la problématique, Bousquet aurait du fond de son lit solitaire saisi tous les enjeux subtils de la dialectique liant la Rhétorique et la Terreur. Il n'empêche que je le crois, dès cette lecture des *Nécessités*²⁹, frappé de voir ainsi Paulhan « conjuguer ses certitudes avec les assurances poétiques données par Éluard »³⁰, et saisi par le sentiment que prend là sa source, lancé par ces deux hommes, un mouvement d'une « nécessité profonde », tendu vers la recherche de ce « langage intérieur qui est celui de tous les [vrais] poètes et dont Jean Paulhan, avec un génie critique admirable, avait déjà pressenti les vertus, lorsqu'il préfaçait Éluard »³¹ – un langage auquel on ne saurait assurément parvenir en se bornant à laisser à la langue la bride sur le cou. Tout se passe comme si la découverte *conjointe* de ces deux hommes lui avait fait pressentir ce qui lui apparaîtra, évidemment bien plus tard, comme la « faute colossale du surréalisme » : avoir cherché à « libérer le langage sans s'inquiéter de ce qu'il était. Mazeppa's ride... Les surréalistes – pas Éluard, le grand Éluard toujours, grâce à toi, préfacier inspiré de *La Nécessité du sommeil* – se sont authentiquement attachés à la queue du cheval, et quel bond!... »³². Bousquet ne cessera par la suite de penser que ce qui a distingué Éluard au sein de la modernité poétique, c'est d'avoir été – « bien qu'il

28. Lettre de Joe Bousquet à Jean Paulhan, mercredi (1938 ou 1939); c'est moi qui souligne. Il précise dans la même lettre: « J'ai pensé à ce que vous demandiez dans la préface à *La Nécessité du Sommeil*. »

29. Et non pas seulement en 1941, comme le soutient Alain Freixe in « Éluard et Bousquet », *op. cit.* « Les deux routes qui se sont séparées portent les traces d'une origine commune »: Bousquet exprime cette conviction dans une lettre inédite à Carlo Suarès qui, parlant de Paulhan et Éluard, et faisant allusion à leur rupture de 1927, date du 12 février 1930.

30. Joe Bousquet, *Le Livre heureux*, *op.cit.*, p. 136, ainsi que pour la citation suivante (p. 125).

31. Lettre de Joe Bousquet à Henri de Lescoët du 7 mai 1942; c'est moi qui rajoute « vrais ».

32. Lettre de Joe Bousquet à Jean Paulhan s.d. (mi-juillet 1946). On sait que, pour le punir de sa liaison avec l'épouse d'un gentilhomme polonais, Ivan Mazeppa fut attaché entièrement nu, et le corps enduit de goudron, sur le dos d'un cheval sauvage qui, emballé, l'emporta au fin fond des steppes ukrainiennes. Dans l'un de ses derniers textes, Bousquet réutilisera une métaphore équestre, pour dire la nécessaire maîtrise par l'écrivain de son instrument: « L'écriture est un singulier véhicule. Tant que vous le connaissez mal il vous mène où il veut: un cheval entêté. Vous savez le conduire, il devine où vous voulez aller » (*La Neige d'un autre âge*, Le Cercle du Livre, 1952, p. 94-95).

n'ait adopté que très exceptionnellement la rhétorique du poème» – celui «qui a le premier tenu en respect le langage de source», par un travail constant sur la syntaxe et un souci permanent de l'économie d'expression; tandis qu'un Benjamin Péret par exemple, à cet égard «plus surréaliste que lui [...] acceptait aveuglément que tout langage pris à sa source fût poésie»³³. Comme l'a relevé Jean-Charles Gateau, Paul Éluard, lui, «ressentira toujours l'abandon au flux de l'inconscient comme une amputation de la part consciente du poète, une plongée narcissique loin des sens et de la vie présente, une menace contre l'échange» avec le monde: fondamentalement, il y a toujours eu chez Éluard, peut-être pas exactement un «refus de la dictée automatique», du moins le souci de préserver un certain «examen de conscience poétique», en ménageant au poète «un instant de pesée et de décision qui estime, qui retient ou qui écarte dans ce que livre l'écriture automatique, et qui amalgame cet apport à celui qui vient des circonstances du monde extérieur, les formes et les couleurs, les oiseaux et les nuages, l'espoir et le désespoir»³⁴. En même temps que d'une poésie, Bousquet reçoit, avec Éluard et Paulhan qui lui sont livrés d'un même mouvement, la révélation, sinon d'une poétique, du moins de la nécessité pour une poésie digne de ce nom de s'adosser à une poétique, à une réflexion sur le langage, et cette conviction ne le quittera plus:

Prenez l'expérience surréaliste et la dictée automatique, l'erreur fut d'employer le langage sans s'interroger auparavant sur sa réalité matérielle, de ne pas le ramener à ses éléments cellulaires. Le prendre, comme l'a fait Breton au large de sa formation, c'était n'user que de son image³⁵.

Pour des raisons bien compréhensibles, Joe Bousquet, à plusieurs reprises, a suggéré³⁶, voire affirmé, comme dans cette lettre à Jean Paulhan, qu'il était entré en contact épistolaire avec Paul Éluard aussitôt qu'il eut découvert ses poèmes: «J'avais deviné [...] qu'Éluard serait un grand poète [...] je lui ai écrit après voir lu le livre que vous aviez préfacé»³⁷. À l'en croire, c'est d'ailleurs avec le groupe tout entier qu'il aurait non moins rapidement pris langue: «J'ai trouvé les premiers poèmes d'Éluard, j'ai su aussitôt qu'il était le plus grand poète de notre temps, j'ai écrit à Breton, j'ai

33. Lettre de Joe Bousquet à Jean Paulhan du 9 décembre 1947.

34. Jean-Charles Gateau, «Éluard et le texte surréaliste» dans *Une pelle au vent dans les sables du rêve*, Michel Murat et Marie-Paule Berranger éd., Presses Universitaires de Lyon, 1992.

35. Lettre de Joe Bousquet à René Massat s.d. (31 juillet 1946).

36. «Éluard [...] (1921-1922) [...] J'ai écrit à Éluard» (*Note-book* suivi de *D'une autre vie*, *op.cit.*, p. 61).

37. Lettre de Joe Bousquet à Jean Paulhan s.d. (lundi 23 octobre, poursuivie le lundi 30 octobre 1939); Bousquet écrit exactement: «J'avais deviné en 24 qu'Éluard serait un grand poète», en commettant, quant à la date de sa lecture, en réalité en 1922, des *Nécessités de la vie et les conséquences des rêves*, une erreur de deux ans, qui lui fait désigner l'année véritable, comme on le verra *infra*, de ses premiers contacts avec les surréalistes.

écrit à Max Ernst. Nous sommes devenus des amis... »³⁸. L'idée a fini par s'impatroniser dans les esprits³⁹. Aucun document ne nous est pourtant, à ma connaissance, conservé qui soit de nature à avérer cette chronologie précipitée⁴⁰. Qui plus est, il n'est pas davantage exact que Bousquet aurait, « peu après » l'avoir fait lire à Claude Estève au début de 1922, « jeté au feu », comme soudain convaincu de sa nullité, ce « manuscrit qui avait pour titre *La très véridique histoire de Marthe l'Étrangère* », à quoi il travaillait depuis une douzaine de mois⁴¹. À la Noël de cette année-là, l'ouvrage, s'il paraît quelque peu en panne, est bel et bien toujours en chantier, fût-ce sous un titre différent: « Je voulais du moins... écrire quelques lignes d'*Azolaïs, conte gothique* qui, tous ces jours-ci, n'avance guère »⁴². Début 1923, on se dit que son auteur ne semble plus guère motivé que par l'envie de le faire admirer par Marthe, qui en est l'inspiratrice directe et la première destinataire: « Je voudrais tout de même soumettre à ton jugement quelques pages de mon *Azolaïs, conte gothique* »⁴³. Mais le voici qui s'acharne encore, plus d'un an plus tard, avec une pointe de masochisme, à vouloir « continuer [...] *Azolaïs* » tout « en songeant bien que c'est en vain » mais « ne serait-ce que pour mesurer le vide intérieur »⁴⁴. Ce n'est qu'au cours de l'été 1925 qu'il laissera définitivement tomber ce texte, de toute évidence avec un grand soulagement: « J'ai bâti les plans de mon premier livre, claironne-t-il depuis Villalier à l'intention d'Estève. Ce n'est décidément pas *Azolaïs*. Cette jeune femme m'emmerde... »⁴⁵. Il faut donc s'y résoudre: quelque trois années se sont écoulées entre la « révélation »

38. Lettre de Joe Bousquet à Maurice Nadeau du 13 juillet 1945 (*sic* pour 1946).

39. Voir par exemple René Piniès: « Très tôt, Éluard; il lui écrit pour faire part de son émotion » (dans « L'Esprit du banquet », 4^e et dernière émission radiophonique de Patrick Casals sur les Corbières dans la collection « Changement de décor », France-Culture, 4 février 1999, 17h); ou encore: « Un poème de Paul Éluard, lu en 1921, le trouble profondément. Il lui écrit » (Sylvie Crossman dans « Rue de Verdun », *Le Monde* du 1^{er} janvier 1994).

40. La collection particulière de Mme Denise Aurengo renferme une lettre de Gala Éluard, non datée et non datable, qui est de nature à créer un instant le doute, puisqu'elle a pour objet d'accompagner l'envoi à Bousquet des *Malheurs des Immortels révélés par Paul Éluard et Max Ernst*, plaquette qui fut publiée en août 1922. Mais il n'y a là, en vérité, que la réaction des Éluard à la réponse négative que Bousquet avait apporté à une question que Paul lui avait posée dans une lettre bien postérieure, puisque datée à Arosa le 7 décembre 1928: « Avez-vous *Les Malheurs des Immortels*? Sinon, je pourrais peut-être vous en avoir un. »

41. Lettre de Joe Bousquet à Jean Paulhan s.d. (fin mai / début juin 1939).

42. Lettre de Joe Bousquet à Marthe Marquié du 24 décembre 1922.

43. Lettre de Joe Bousquet à Marthe Marquié du 31 janvier 1923.

44. Carnet bleu, samedi 24 (mai 24); je désigne ainsi le cahier, servi par Bousquet à compter du 16 mai 1924, qui est conservé (sous la référence « Notebook 1 ») au Harry Ransom Humanities Research Center (HRHRC) de l'Université d'Austin-Texas (U.S.A.). On ne le confondra pas avec le Cahier bleu (note 1 de cet article).

45. Lettre de Joe Bousquet à Claude Estève, Villalier, s.d. (été 1925). En 1928, Bousquet reprendra des extraits de ce travail avorté pour constituer la matière de son premier volume de fiction publié: *La Fiancée du vent*.

qu'avait constituée Paul Éluard, et l'abandon par Joe Bousquet de ce projet sans avenir. Par une sorte d'ironie de l'histoire littéraire, il se pourrait même qu'un écrivain on ne peut plus éloigné de toute espèce de dadaïsme ou surréalisme, ait joué un rôle non négligeable dans la réflexion qui devait le conduire à ce changement de cap. En janvier 1923, ayant lu – comme tout le monde à l'époque – *La Garçonne* de Victor Margueritte, Bousquet n'y avait lapidairement trouvé qu'« une absurdité »⁴⁶. Mais revenant ultérieurement sur ce livre, peut-être après une nouvelle lecture, il expliquera de façon beaucoup plus argumentée, dans son journal à la date du 19 novembre 1924, pourquoi il y avait là un « roman manqué » : parce que « Margueritte a pensé à des vivants particuliers » et qu'il « cligne de l'œil à toutes les pages », sans avoir su écrire « hors de lui »⁴⁷. Manifestement, Bousquet avait désormais pris claire conscience du vice radical dont était entachée sa propre démarche littéraire. C'est quelques jours plus tard, en tout cas, qu'il envoyait ses premières lettres aux surréalistes.

*

« Votre lettre nous a profondément émus », « Nous sommes profondément émus par vos paroles » : on retrouve la même expression, sous les plumes d'André Breton et de Gala Éluard, dans les réponses qu'ils apportèrent, sans doute à peu d'intervalle l'un de l'autre, à ce premier contact épistolaire qu'il établit avec le groupe, vers la fin novembre 1924 par conséquent⁴⁸. Bousquet, à ce qu'il semble, s'y était inquiété de ce qu'il croyait exister de brouille entre ces deux hommes qu'il mettait « à part de tous », Éluard et Breton ; avec une « sympathie d'une qualité si rare, trouva ce dernier, qu'il [craignait] de ne pas savoir y répondre »⁴⁹. Avait-il saisi l'occasion, pour franchir le pas, de ce qui avait pu parvenir jusqu'à ses oreilles du trouble occasionné, dans le microcosme surréaliste, par le fameux périple qui conduisit Éluard jusqu'à Tahiti en 1924, et des malentendus qui entourèrent son retour à Paris vers le 1^{er} octobre ?⁵⁰ Et sa lettre tournait-elle donc

46. Lettre de Joe Bousquet à Marthe Marquié du 12 janvier 1923.

47. Carnet bleu, dimanche 16 novembre 1924.

48. La lettre de Breton est datée du 8 décembre 1924 ; celle de Gala Éluard (Vente Piasa, Drouot-Richelieu, 20 novembre 2007) est non datée, et non datable précisément. À ce qui semble ressortir de l'*incipit* de cette dernière (« Joe Bousquet, Toutes vos lettres, celle à Breton et cette dernière à moi et à Paul Éluard... »), Bousquet s'était, en deux lettres successives, d'abord adressé à André Breton puis au couple Éluard. Je n'ai malheureusement pas pu, à ce jour, retrouver ces documents.

49. Successivement, lettre de Gala Éluard à Joe Bousquet s.d. (fin 1924) (Vente Piasa, Drouot-Richelieu, 20 novembre 2007) et lettre d'André Breton à Joe Bousquet du 8 décembre 1924.

50. Ramené qu'il y avait été par Gala partie le récupérer avec Max Ernst. On se reportera sur cette affaire à Jean-Charles Gateau, *Paul Éluard ou le frère voyant*, Robert Laffont, 1988, p. 128-129. Le groupe gardait de cette longue fugue inexpliquée des sentiments mêlés (« L'événement [...] a soulevé des impressions diverses. La dominante [...] a été une grande

autour du thème – osera-t-on dire « blanchotien » avant l’heure? – de la solitude profonde des vrais poètes, et de l’amitié indéfectible qui pourtant (ou plutôt pour cette raison même) les lie entre eux? En tout cas, elle trouva Breton (même s’il assure que « Paul Éluard et moi [...] en dépit de ce que vous supposez, et fort heureusement [...] sommes très bons amis ») « désabusé, triste, amer, ne voulant ni sachant écrire sur l’amitié ou sur la poésie »⁵¹. Ce qui ne laisse pas de surprendre quelque peu, en cette période où le surréalisme est sur le point de faire – avec le Bureau de recherches, le Manifeste, la revue – son éclatante apparition sur la scène intellectuelle parisienne... C’est comme si, d’emblée, Bousquet, avec un instinct très sûr, était allé toucher, chez ce personnage si « flamboyant et solaire », la fibre la plus enfouie, la moins connue, et encore de nos jours: celle qui entretenait en lui une très vive angoisse existentielle et, comme l’a écrit Marguerite Bonnet, une « conscience du malheur humain » portée à sa plus « haute acuité »⁵². Dès cette première lettre, Bousquet désigne même Breton comme celui qui, à son sens, était chargé d’inquiétude, de doute et de souffrance « pour toute sa génération ». Que l’intéressé en ait fait la confidence à Jacques Doucet, dit assez à quel point la chose l’avait interpellé⁵³. Quels sentiments mêlés a-t-il bien pu éprouver à se voir ainsi érigé en figure emblématique du tragique de la condition humaine, alors surtout que Bousquet, comme il est avéré, n’avait pas caché à ses nouveaux correspondants ce qu’avait été son destin ni la condition à quoi il le contraignait⁵⁴? Quel était donc cet inconnu pour le porter, comme déjà bien d’autres certes, au plus haut, mais pour des raisons renvoyant Breton à ce qui alimentait ses plus secrètes interrogations de l’époque: comment choisir – face à cette absurdité fondamentale à laquelle nous sommes confrontés, à ce « déni de justice » comme il venait d’écrire dans *Les Pas perdus* – entre la tentation du suicide, la résignation à n’être rien, l’illusion des vertus salvatrices

tristesse »); on était certes bien content de retrouver l’ami (« Éluard est là, c’est bien heureux [...] il revient inchangé »), mais Breton avait vécu avec amertume que Paul, qui ne l’avait pas averti de son départ le 24 mars (« André dit qu’on ne le reverra jamais [...] Il est] triste, préoccupé, nostalgique, plus lointain que de raison »), ne lui eût jamais donné jusqu’à son retour signe de vie; certains, telle Simone Breton, en voulaient beaucoup à Gala (« J’ai pour elle une répulsion sans bornes »): sachant seule où se trouvait son mari, elle n’en avait rien dit pendant des mois (extraits de lettres de Simone Breton à Denise Lévy des 27 mars et 3 octobre 1924).

51. Commentaire par le catalogue de la librairie Blaziot n° 335 (1971) de la lettre d’André Breton à Joe Bousquet du 8 décembre 1924.

52. Voir, pour cet aspect de Breton, ce que Marguerite Bonnet en écrit encore p. XIII à XVI de son introduction au tome 1 des *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1988.

53. Lettre d’André Breton à Jacques Doucet du 28 décembre 1924 (extrait cité par Marguerite Bonnet, *ibid.* p. XIV).

54. La chose ressort clairement de la première lettre à Bousquet de Gala Éluard, où elle lui parle de son « immobilité ».

de l'art, ou cet « appel d'air » incessant que n'en demeure pas moins la vie⁵⁵? S'étant manifestement beaucoup pénétré de son livre récent, Bousquet situe d'entrée de jeu le débat avec André Breton à son plus haut étage, et dans des termes dont je ne dis pas, naturellement, qu'ils aient pu inquiéter ce dernier, mais tels que, par leur gravité, ils lui ont tout de suite révélé un interlocuteur avec lequel il ne pourrait s'agir que de ce qui brûle, met en doute les résolutions les mieux arrêtées, vient contredire les certitudes les plus affichées – et justement au moment où s'ouvrait une période de sa vie où Breton allait devoir, il le savait mieux que quiconque, trouver en lui l'énergie d'asséner et démultiplier certitudes et résolutions... Il me semble qu'il y a là, dès le premier contact noué entre les deux hommes, dans cette façon qu'eut Bousquet de se porter brutalement *in medias res* de ce dont débattent les maîtres, une des clés qui permettent de comprendre cette sorte de malaise étrange qui colora toujours les rapports qu'ils entretenirent pendant les vingt-cinq années suivantes – de façon uniquement épistolaire d'ailleurs, le chef des surréalistes n'ayant jamais fait le voyage de Carcassonne. Dans ce qui fut sans doute sa dernière lettre à Bousquet avant son départ en 1941 pour l'Amérique, André Breton lui écrira sa « peine à comprendre » ce mystère: comment se faisait-il donc qu'ils ne fussent pas parvenus, eux qui s'étaient pourtant « une fois pour toutes reconnus », à « réduire la distance toute extérieure qui [les avait] toujours empêchés de chercher ensemble les solutions qui val[aient] indistinctement pour [eux] deux »⁵⁶? La pauvreté des réponses esquissées par l'auteur de la question (« On a dû vous dire que je suis un très mauvais voyageur [...] il m'arrive aussi de désespérer de la correspondance, de sa lenteur ») trahit sans doute une gêne à vouloir aller jusqu'au fond des choses. Elle donne en tous cas l'audace d'avancer l'explication plus étayée que voici. Comment ne pas songer à Bousquet en relisant ce qu'écrira Breton, au début des années 1930, dans ces dernières pages des *Vases communicants* où est convoquée la figure du « poète à venir » qui « surmontera l'idée déprimante du divorce irréparable de l'action et du rêve »:

Au-dessus des feux de paille dans lesquels se crispent les civilisations, par-delà la confusion des langues et des mœurs, je vois l'homme, ce qui de lui demeure à jamais immobile au centre du tourbillon. Soustrait aux contingences de lieu et de temps, il apparaît vraiment comme le pivot de ce tourbillon même, comme

55. *Les Pas perdus* avait paru aux éditions de la NRF, achevé d'imprimer le 5 février 1924; les citations qui précèdent sont tirées de « La Confession dédaigneuse », par quoi s'ouvre l'ouvrage. Breton ne déniait pas que ce fût en s'arrachant à un arrière-pays de désespoir, manifesté par ce livre, qu'il lança le mouvement surréaliste: « M. Jean Hytier déplore qu'après *Les Pas perdus* je ne me sois pas suicidé. À le croire j'aurais fait machine arrière en revenant au surréalisme. Il a peut-être raison » (« Le Bouquet sans Fleurs », *La Révolution Surréaliste*, n°2, 15 janvier 1925).

56. Lettre d'André Breton à Joe Bousquet du 16 septembre 1940, ainsi que pour la citation suivante.

le médiateur par excellence [...] Je vois *au centre de la place publique cet homme immobile* en qui, loin de s'annihiler, se combinent et merveilleusement se limitent les volontés adverses de toutes choses pour la seule gloire de la vie [...] le monde entier se recompose, dans son principe essentiel, à partir et autour de lui⁵⁷.

Et si cet homme-centre que Breton croyait infigurable, insituable – qui « n'est [...] aucun et qui est nous », précisait-il –, Bousquet lui était apparu – en suscitant en lui une pointe d'envie? – comme étant en position de l'incarner? Et si, alors qu'il s'apprêtait à entamer cette longue bataille du surréalisme, qu'il allait falloir mener sur tant de fronts, et en déployant tellement d'énergie, Breton avait, au tréfonds de soi, aussitôt voulu oblitérer cette figure même de l'enfermement que représentait Joe Bousquet: ne venait-elle pas solliciter cette part de lui-même (convaincue qu'il n'est de création humaine véritable qu'« inséparable de l'emprisonnement »⁵⁸) à laquelle il lui faudrait dorénavant demeurer sourd, et réactiver ses doutes sur la légitimité d'une entreprise dont il savait qu'elle ne pourrait en souffrir aucun? Il est extrêmement frappant que Gala Éluard ait réagi selon des intuitions du même ordre. Dès la première lettre qu'elle adressa à ce jeune blessé inconnu qui venait vers eux, elle aussi relève cette *centralité* de sa position immobile, et l'avantage qu'elle lui conférait – en termes de portée de vue comme de pénétration du regard – sur les autres, y compris ceux auxquels il venait ainsi s'agréger:

Je crois [...] que vous avez un certain *privilege*. De si loin, de cette immobilité, qui vous classe à part, vous met loin d'aujourd'hui, mais en avant et pas en arrière – et d'un siècle peut-être – vous voyez d'un regard lucide, sûr, et libre de toutes choses quotidiennes, lamentables [...] [Ces] esprits forts, nouveaux, débarrassés à jamais des vieilles conventions d'hier [...] peut-être c'est cette distance qui vous permet [de] les mieux voir, qui vous aide à pénétrer au centre [...] de leurs idées, leurs sensibilités, leurs espoirs et malheurs, leurs débats et leurs conquêtes. Oui, car vous êtes *au centre même*⁵⁹.

La cause déclenchante de l'absence de naturel qui caractérisa toujours leurs relations, il ne me paraît donc pas excessif de la chercher dans une manière de crainte, aussitôt éprouvée par André Breton, que Joe Bousquet (ou du moins ce dont il était la métaphore) ne vienne creuser davantage en lui certaine *ligne de faille*.

57. André Breton, *Les Vases communicants*, éd. des Cahiers libres, 1932, ainsi que pour la citation suivante; c'est moi qui souligne.

58. L'expression est d'Alain Robbe-Grillet dans « Joe Bousquet le rêveur » dans *Pour un nouveau roman*, éd. de Minuit, 1961.

59. Lettre de Gala Éluard à Joe Bousquet s.d. (fin 1924) (Vente Piasa, Drouot-Richelieu, 20 novembre 2007); c'est moi qui souligne.

Pour l'heure, Breton n'en joue pas moins sans ambages son rôle de sergent-recruteur du mouvement qu'il porte alors avec ses amis sur les fonts baptismaux. Joignant à son pli le *Manifeste du surréalisme* fraîchement sorti des presses⁶⁰, il s'inquiète – avec ce rien de solennité si caractéristique de sa façon – de savoir si Bousquet possède les bases indispensables à tout catéchumène: «Connaissez-vous Lautréamont qui est pour moi tout ce qui s'est fait de bien depuis des siècles et qu'après des années de méditation sur son compte, je trouve hors de toute atteinte, encore?» Précisant, sans trop de fausse pudeur, que «c'est la seule [revue] que Paul Éluard et moi puissions un peu vous recommander», il annonce de surcroît l'envoi de *La Révolution surréaliste*⁶¹. De sorte que voici l'impétrant doté, dès la fin de 1924, et en quelques échanges de courrier, de la Bible, de la référence littéraire tutélaire, d'un abonnement à la bonne parole mensuelle, ainsi que du patronage attentif des plus grands prêtres du surréalisme. Il ne lui restait plus, pour être agrégé tout à fait à la communauté, qu'à apposer symboliquement sa signature, comme il fit, au bas du document contenant les tables de la Loi du mouvement, la «Déclaration du 25 janvier 1925»: prenant son rang orgueilleusement alphabétique parmi ces autres «spécialistes de la Révolte» qui signent Aragon, Artaud, Breton, Crevel, Desnos, Éluard, Ernst, Leiris, Masson, Péret et Soupault, notre jeune prosélyte s'y élève avec autant de véhémence qu'eux contre la «fausse interprétation» de leur mouvement «stupidement répandue dans le public» par «l'ânonnante critique», et y affirme hautement que «LE SURRÉALISME EXISTE», n'étant rien d'autre qu'un «moyen de libération totale de l'esprit», un «cri de l'esprit» lui-même, dont il s'agit de «broyer désespérément [les] entraves»⁶²... Puis... plus rien. Plus rien après cette entrée en fanfare. En tous cas du côté d'André Breton. Dont aucun document que nous possédions ne signale qu'au cours du premier semestre 1925 il ait personnellement fait signe à Bousquet, malgré les relances de celui-ci⁶³. À peine relève-t-on une carte postale, envoyée le 16 septembre 1925 depuis les Alpes-Maritimes, où perce bien, d'ailleurs, et cette gêne dont je parlais plus haut et la nature de ce qui, d'après moi, la générerait. Oui, Breton a senti chez Bousquet quelque chose qui, pour être susceptible de toucher au plus secret de son débat intérieur, aurait pu le tirer insidieusement vers le découragement:

60. Publié par les éditions du Sagittaire, achevé d'imprimer le 15 octobre 1924.

61. Le premier numéro de *La Révolution surréaliste* est daté du 1^{er} décembre 1924.

62. «Déclaration du 27 janvier 1925», manifeste publié sous forme d'affichette (42,8 x 27,2 cm), Imp. Théo Brugière, Paris.

63. Dans son carnet vert, Bousquet date l'une de ces lettres successives du 8 août 1925 («2^e lettre à A. Breton»); la carte postale dont il est question ci-après serait alors la réponse enfin apportée à ces missives; ce carnet, servi par Bousquet à compter de ce même 8 août 1925, est conservé (sous la référence «Notebook 4») au HRHRC de l'Université d'Austin.

Bien cher ami, je ne vous oublie pas, croyez-le bien, et si je reste silencieux après vos lettres, c'est peut-être que je crains de ne plus avoir assez de temps, d'ardeur, à donner au reste et que je ne veux m'abandonner qu'intérieurement, que secrètement, aux amitiés de trop de charme. Me croyez-vous⁶⁴?

« Votre silence me navrait », lui répondra Bousquet, tout en se résignant à n'avoir désormais avec Breton qu'une relation à éclipses, il ne le sentit que trop à la lecture de cette carte – dont le « ton m'invite si bien, ajouta-t-il cependant non sans élégance, à m'expliquer toujours au mieux de mon cœur vos silences »⁶⁵...

Quant à l'autre des deux poètes que Bousquet mettait « à part », Paul Éluard, il est avéré qu'il n'a envoyé aucune lettre à Joe Bousquet avant que ne fussent passées plusieurs années⁶⁶. On a également parlé à son sujet de réticence ou de malaise. À juste titre. Bousquet l'a lui-même admis, sans que la chose ait été d'ailleurs de nature à avoir jamais entamé l'intensité de l'admiration qu'il portait à son ami: « Avec Éluard...nos relations ont été régulières, mais toujours assez espacées, sans cette confiance totale qui fait que l'on préfère écrire n'importe comment plutôt que remettre une lettre à demain »⁶⁷. Il entraînait certainement dans cette gêne-ci des composantes différentes de celles qui faisaient celle de Breton. Je ne crois pas beaucoup aux scrupules qu'avance Lucien Scheler pour l'expliquer: Éluard aurait été « honteux » d'avoir accumulé « tant de réussites » et de mesurer ce qu'étaient « ses jours comparés à ceux de Joe Bousquet », lui qui était « revenu des premières lignes sans blessure »⁶⁸. Jean-Charles Gateau me paraît plus proche de la réalité des choses en suggérant que Paul Éluard a pu éprouver une sorte de répugnance à être en contact avec un paralytique⁶⁹: « Malgré la sympathie de poète à poète [...] Éluard ressent toujours un malaise physique à la vue de ce grabataire, qu'on porte du lit à la chaise roulante et qui mène une étrange vie infantile et désincarnée »⁷⁰. Souvenons-nous de l'emprise psychologique exercée sur les surréalistes par

64. Carte postale d'André Breton à Joe Bousquet, timbrée de Thorenc le 16 septembre 1925 et suivie de Carcassonne à Villalier (coll. part. Mme André Aurengo).

65. Lettre de Joe Bousquet à André Breton, entamée à Villalier le 25 octobre 1925, poursuivie à Carcassonne début novembre.

66. La première date du mois de mars 1928; pour expliquer la brièveté de ses missives ultérieures ou la longueur de ses périodes de silence, Éluard avancera souvent une incapacité foncière à s'exprimer par lettre ou s'efforcera de passer pour plus malade qu'il n'était.

67. Lettre de Joe Bousquet à Jean Paulhan, « Lundi » (13 mars 1939).

68. Lucien Scheler dans « Pour Joe Bousquet et Paul Éluard », préface à *Paul Éluard, lettres à Joe Bousquet*, Les Éditions Français Réunis, 1973. Luc Decaunes est allé dans le même sens en soutenant que « l'atroce condition de ce jeune paralysé à vie impressionne Éluard et le rend, sans doute, comme honteux d'être sorti relativement indemne de la guerre » (dans *Paul Éluard, l'amour, la révolte, le rêve*, Baland, 1982).

69. Ne serait-ce qu'épistolairement, les deux hommes ne se rencontreront qu'en 1929.

70. Jean-Charles Gateau, *Paul Éluard ou Le frère voyant*, op. cit., p. 164.

le mythe du pagure, de ces attraction et répulsion mêlées qu'ils éprouvaient devant cet « animal maldororien par excellence », plus communément appelé le bernard-l'ermite⁷¹. Inconsciemment, la figure de Bousquet ne les renvoie-t-elle pas un peu – et singulièrement le « si impressionnable » Paul – à ce crustacé hybride, dont n'est visible que la partie supérieure « solidement armurée [...] de pinces redoutables » (Joe avait été un dur des tranchées, comme aucun d'eux), tandis qu'à partir de la ceinture, on ne peut qu'imaginer – non sans quelque trouble où peut percer un peu de dégoût – quelque chose d'inarticulé, « un corps mou et sans défense »⁷²?... André Breton et Paul Éluard : si ces deux-là, qu'il mettait si haut, l'avaient accueilli sans réserve dans l'aventure, nul doute que les premiers pas de Joe Bousquet sur les chemins du surréalisme en auraient été plus assurés.

*

Puis plus rien, disions-nous. Sauf une femme, cependant : Gala Éluard. Dont il semble bien, en l'état actuel des documents disponibles, que, jusqu'à l'été 1925, elle ait donc été la seule du groupe – laissant les hommes à leurs réticences plus ou moins confuses – à avoir tissé avec Joe Bousquet un lien point trop discontinu, et à l'avoir aidé à se forger les armes d'un surréaliste véritable⁷³. En orientant ses lectures vers les grandes références passées ou présentes du mouvement (Gala conseille *Le Moine* de Lewis, les livres de Knut Hamsun, *Le Pèse-Nerfs* d'Artaud, *Aurélia* de Nerval⁷⁴), en jaugeant comme on va voir les textes qu'il lui soumettra, en lui parlant la première de peinture moderne et en lui facilitant l'achat de ses premières toiles. On aurait d'ailleurs tort de penser que cette situation fût de nature à mécontenter Bousquet. Le plus probable est même qu'il y trouva tout à fait son compte. « Votre silence me navrait », écrira-t-il en octobre, on l'a vu, à Breton, mais en ajoutant significativement qu'à ce moment-là « pour *comble de malheur*, Gala Éluard n'écrivait pas davantage »⁷⁵. Quelques mois auparavant, il avait achevé une lettre à cette dernière par des mots où l'on

71. Jean-Paul Clébert, *Dictionnaire du surréalisme*, *op. cit.*, article « Pagure » ; une partie des *Champs magnétiques* s'intitule « Le pagure dit ».

72. Successivement, Lucien Scheler dans « Pour Joe Bousquet et Paul Éluard », *op. cit.* et Jean-Paul Clébert, *Dictionnaire du surréalisme*, *op. cit.*

73. Dans une note de son Cahier bleu du début avril 1925, Bousquet note toutefois de façon elliptique : « Mercredi – Gala Éluard. Mme Breton ». Ce Cahier bleu (à ne pas confondre avec le Carnet bleu conservé à Austin) a été servi par Bousquet à compter du 15 novembre 1924 (voir note 1).

74. Lettre de Gala Éluard à Joe Bouquet s.d (août 1925) (Vente Piasa Drouot-Richelieu, 20 novembre 2007).

75. Lettre de Joe Bousquet à André Breton, entamée à Villalier le 25 octobre 1925, poursuivie à Carcassonne début novembre ; c'est moi qui souligne.

sent un authentique mouvement d'abandon vers elle, contrastant avec quelque chose de plus distancié dans ce qu'il confie à ses bons soins de compliments pour ces messieurs: «Écrivez-moi, je vous prie, Madame. J'ai besoin de sentir au loin votre attention. Présentez mes amitiés dévouées à Paul Éluard – à André Breton – et vous, mes meilleures pensées, tenez-les, je vous prie, de mon cœur bien triste»⁷⁶. Et elle se prenait au jeu – indéniablement elle aussi avec une vraie sincérité – veillant à ne point garder trop longtemps un «silence... [qui] pourrait [lui] nuire, [le] dérouter peut-être» et, quand c'est lui qui paraissait n'être pas en veine d'écrire, s'en alarmant: «Soyez certain que je ne vous oublie pas [...] quand votre silence se prolonge je me sens inquiète»⁷⁷. Bien souvent par la suite (avec Marie-Berthe Aurenche, Dorothea Tanning, Elsa Triolet, d'autres), Bousquet s'est plu à entretenir ainsi des correspondances directes avec les compagnes ou épouses des surréalistes ou anciens surréalistes⁷⁸ – et généralement il eut un penchant certain à s'adresser plus volontiers aux femmes de ses amis qu'à ces derniers eux-mêmes: «Je renonce à traduire devant des hommes ce que j'éprouve, confiera-t-il un jour à Stéphane Mistler, l'épouse de son vieux camarade Jean. Il me semble que des femmes [...] comme vous sensibles et douées, doivent éprouver de cette manière-là, et que c'est devant elles qu'il faut s'abandonner, que c'est à elles que je dois me livrer, pieds et poings liés»⁷⁹.

Le relent masochiste de cette fin de phrase n'est pas pour contredire, comme nous allons le voir, l'hypothèse que Bousquet trouva une vive satisfaction à nouer des relations privilégiées avec la femme de Paul Éluard. On s'est parfois moqué de ce que Gala se reconnaissait volontiers des «dons de sibylle»⁸⁰: il n'est pas contestable qu'elle fut en l'occurrence la première à subodorer, sous les premières lettres de Bousquet, les ambitions littéraires

76. Partie inédite d'une lettre de Joe Bousquet à Gala Éluard, Villalier, dimanche (juillet 1925), partiellement publiée, sans le nom de la destinataire, dans le n° 5 de *La Révolution surréaliste*, 15 octobre 1925. La table des 12 premiers numéros, publiée à la fin du n°12 et dernier de la revue (daté du 15 décembre 1929), désigne à tort cette lettre comme adressée par Bousquet à Breton. Il est vrai que c'est à la demande de ce dernier, transmise à l'intéressé par Gala Éluard, qu'eut lieu cette publication partielle: «André Breton me prie de vous demander la permission de publier quelques passages de cette [...] lettre» (lettre de Gala Éluard à Joe Bousquet, s.d., juillet 1925, Vente Piasa, Drouot-Richelieu, 20 novembre 2007).

77. Successivement, lettres de Gala Éluard à Joe Bousquet s.d. (fin 1928 ou début 1929, coll. part. Mme André Aurengo) et s.d. (juillet 1925, Vente Piasa, Drouot-Richelieu, 20 novembre 2007).

78. Lettre de Joe Bousquet à Dorothea Tanning, écrite en anglais, s.d. (fin 1948): «One day the fact I am about to tell you will be venerated as a wonderful myth: the genius of great surrealists will owe its renaissance to the young women who dared to and were capable of loving them» («Un jour, ce que je suis en train de vous dire sera reconnu comme un mythe magnifique: le génie des grands surréalistes devra sa renaissance aux jeunes femmes qui ont osé et furent capables de les aimer»).

79. Lettre de Joe Bousquet à Stéphane Mistler s.d. (hiver 1933); c'est Bousquet qui souligne.

80. Lucien Scheler dans «Pour Joe Bousquet et Paul Éluard», *op.cit.*

que nourrissait celui-ci: « Vous faites d'autres choses que de vivre ainsi tristement [...] vous aussi vous avez des choses à dire, déjà vous les avez dites peut-être. Faites-nous les connaître alors »⁸¹. Quand il eut déferé à l'invitation, il apparut bien vite qu'elle n'entendait pas jouer son rôle de chaperon littéraire d'un jeune provincial débutant sans faire preuve de toute l'autorité impliquée par la fonction⁸². Certes, comme toute bonne préceptrice sévère, elle avait su prononcer d'abord les mots propres à faire admettre à son disciple la légitimité de ses exigences: en lui disant, on l'a vu, que sa condition lui octroyait le privilège de voir plus loin que les hommes de son temps et de pénétrer au plus secret des meilleurs d'entre eux. Or, il n'y avait rien qui pût autant toucher Bousquet – le cas se représentera, avec André Gide, Jean Cocteau, Simone Weil notamment – que d'entendre, au lieu du discours peu ou prou inspiré par la pitié qu'évidemment on lui tenait d'ordinaire, déclarer spontanément voir dans son sort une chance que le commun des mortels n'avait pas le bonheur de partager... Mais quant à savoir si ses premiers écrits, tels qu'il les soumit à son jugement, signalaient qu'il faisait bon ou mauvais usage de ce privilège, c'est trop peu dire, comme le fait Lucien Scheler, que Bousquet obtiendra de Gala Éluard un « avis dénué d'artifice »⁸³. Il n'y était pourtant pas allé sans hésitation ni prudence: « Peut-être, Madame, avant la fin de l'été vous montrerai-je quelques pages [...] Je vois autour de moi des apparences se lever d'entre toutes les apparences pour porter une aide mystérieuse à ma pensée »⁸⁴. Mais peu après qu'il se fut lancé, vers la fin août 1925, c'est une véritable sentence qu'il voit tomber sur ses manuscrits. Après avoir averti qu'elle n'est « jamais celle qui prend pitié » et va donc parler « sans détour et très simplement », quitte à paraître « cruelle, mauvaise », Gala les rejette tous sans exception, sur un ton ne trahissant aucune hésitation, daignant à peine épargner quelques passages, pas plus d'une dizaine de lignes au total (« Voici ce que je trouve de plus remarquable dans ce que vous m'envoyez »⁸⁵). La conclusion est sans appel, et rappelle à Bousquet, avec (en effet) une pointe de cruauté, les

81. Lettre de Gala Éluard à Joe Bousquet s.d. (fin 1924), Vente Piasa, Drouot-Richelieu, 20 novembre 2007.

82. Elle ne doutait pas un instant d'y réussir aussi bien qu'aurait fait Paul Éluard, comme elle le signifia à Bousquet dans la lettre qu'elle lui a adressée au mois d'août 1925: « Qui de nous deux inventa l'autre? », s'y interroge-t-elle à propos de Paul, reprenant par là-même l'un des dix-huit poèmes de ce dernier qui, illustrés de vingt dessins à la plume de Max Ernst, et parfois ainsi constitués d'une seule phrase, avaient paru au début de l'année sans le nom des auteurs – hommage anonyme à la belle partagée – sous le titre *Au défaut du silence*.

83. Lucien Scheler dans « Pour Joe Bousquet et Paul Éluard », *op.cit.*

84. Partie inédite d'une lettre de Joe Bousquet à Gala Éluard, Villalier, dimanche (juillet 1925), partiellement publiée, sans le nom de la destinataire, dans le n°5 de *La Révolution Surréaliste*, 15 octobre 1925.

85. Lettre de Gala Éluard à Joe Bousquet s.d. (août 1925), Vente Piasa, Drouot-Richelieu, 20 novembre 2007, ainsi que pour les citations suivantes. On ne sait quels textes il lui avait expédiés: parmi les phrases « sauvées » par Gala, on retrouve un aphorisme (« Ce sont les

obligations accrues que lui font son « privilège » : « Le tout me paraît confus, obscur et sans force. Alors que même de la plus grande faiblesse il faut parler avec une force terrible [...] Que faut-il faire avec vos manuscrits ? » Et il y a même comme une flèche du Parthe qui, semblant expédier ces productions jusqu'aux antipodes de la modernité, a dû faire mouche plus que le reste : « Il est vrai que Valéry vous a fait beaucoup de mal »... Bousquet avait donné à lire ses premières tentatives littéraires à Claude Estève⁸⁶. Mais c'était la première fois qu'il soumettait des textes à une personnalité appartenant au monde parisien de l'écriture, avec tout ce que cela pouvait représenter d'enjeu pour son avenir. Nul doute qu'il dut ressentir vivement le coup, même si son implacable mentor n'avait pas voulu clore sa lettre sans l'encourager à persévérer : « J'insiste : écrivez, essayez encore, envoyez-moi toujours. Je lirai tout et avec la plus grande attention. »⁸⁷

Peut-être y eut-il effectivement, pour justifier qu'il ne lui ait pas répondu plus vite, ces « crises ininterrompues de fièvre » qui, comme il disait par antiphrase, régulièrement au retour de ses vacances estivales à Villalier, « jou[aient] en [lui] le bel automne »⁸⁸... Il y a fort à parier, en tous les cas, qu'il médita longuement sa réaction. Elle fut celle-là même qu'il reproduira systématiquement dans l'avenir, chaque fois que le cas de figure se représentera d'une critique négative formulée sur son œuvre par quelqu'un dont le jugement lui importait ou qu'il ne voulait pas s'aliéner. Non seulement Bousquet, paraissant comme on l'a écrit « dépourvu de vanité d'auteur », ne se « formalise pas », mais cette brutalité, il semble bien, oui, que, loin de le décourager, elle le « stimule » au contraire⁸⁹ : n'écrit-il pas à Breton qu'il trouve Gala « charmante dans sa sévérité » et ne veut retenir que ceci : elle l'a autorisé à solliciter son avis jusqu'à « devenir obsédant »⁹⁰?... Au reste, ces péripéties psychologiques – la réserve de celui-là ou la brusquerie de celle-ci – ne doivent pas plus nous masquer l'essentiel qu'elles ne le masquaient à l'intéressé lui-même. « Il y a 20 ans vos œuvres et celles de votre groupe ont ouvert ma vie, est apparue la fente de lumière à travers la porte

rêves qui nous endorment ») figurant dans une note pour le Bureau des recherches surréalistes rédigée par Bousquet le 25 avril 1925, et restée dans les archives d'André Breton (Fonds André Breton, Vente Calmels-Cohen, avril 2003).

86. Et peut-être à François-Paul Alibert, mais ce n'est pas certain.

87. Lettre de Gala Éluard à Joe Bousquet s.d. (août 1925), Vente Piasa Drouot-Richelieu, 20 novembre 2007 ; dans une lettre d'un an postérieure à celle-ci, elle mêlera pareillement le refus d'un texte (qui nous est resté inconnu) et l'encouragement à poursuivre : « Joe Bousquet, je crois qu'il ne faut pas publier "La rue barrée". Mais je crois aussi et toujours qu'il faut que vous fassiez encore une autre chose » (lettre de Gala Éluard à Joe Bouquet s.d. (été 1926), Vente Piasa, Drouot-Richelieu, 20 novembre 2007).

88. Lettre de Joe Bousquet à André Breton, entamée à Villalier le 25 octobre 1925, poursuivie à Carcassonne début novembre.

89. Lucien Scheler dans « Pour Joe Bousquet et Paul Éluard », *op. cit.*

90. Lettre de Joe Bousquet à André Breton, entamée à Villalier le 25 octobre 1925, poursuivie à Carcassonne début novembre.

de la tombe»: cette dédicace que, le 20 décembre 1947, Maurice Blanchard porta sur l'exemplaire de son livre *La Hauteur des murs* qu'il destinait à André Breton, Bousquet n'aurait pas hésité un instant à l'inscrire mot pour mot sur l'un de ses propres ouvrages d'après guerre, *La Connaissance du soir* ou *Le Meneur de lune* par exemple.

*

Joe Bousquet avait coutume de noter à la volée telle phrase lui traversant l'esprit qu'il voulait retenir. Souvent au verso des plis arrivés au courrier du jour et qui, avec livres, journaux et carnets, s'amoncelaient sur cette «fourrure blonde» lui servant de couvre-lit⁹¹. Peut-être ne peut-on pas mieux faire sentir ce que représentèrent pour lui ces premiers contacts avec les surréalistes qu'en reproduisant ce qu'il écrivit sur l'enveloppe de la toute première lettre reçue, à en-tête de *Littérature* et datée du 8 décembre 1924, d'André Breton: «En contemplant son pouvoir d'agir, l'âme se repose en elle-même comme dans la source même de la joie». Et l'on ne saurait mieux dire, de ces tout débuts, que n'a fait Gaston Massat, parlant de la «grande illumination» que lui furent les «feux étincelants du surréalisme»: «Au fond de la prison que lui avait fait sa terrible blessure, un homme avait retrouvé mille raisons d'espérer [...] On l'a rangé parmi les surréalistes avec raison. C'est ce qu'il aurait voulu à ce moment-là»⁹². Le mot d'illumination n'est pas trop fort: Bousquet vécut ces premiers échanges avec ses nouveaux compagnons comme une merveilleuse embellie, une trouée d'espoir au ciel ténébreux qu'était sa vie depuis plus de six ans qu'il était blessé. Il conservera pour le restant de ses jours – sans jamais se dédire *une seule fois* – le souvenir de cet éblouissement libérateur, et ne cessera de confesser la dette de reconnaissance qu'il avait, en ce milieu des années 1920, à jamais contractée vis-à-vis de Breton et ses camarades. On pourrait multiplier les citations qui l'attestent, dans des phrases datant de toutes les époques de sa vie. Dans un manifeste littéraire publié en 1930:

Sur tous les points nous étions d'accord... Mes amis surréalistes... je leur devais de voir mes jours comme un songe dont mes rêves sauraient m'éveiller... Moi qui n'aurais pas élevé la voix à mon tour, ni jamais pris au sérieux les seules aspirations qui me font un bien précieux de ma vie ici-bas, si je n'avais pas rencontré Paul Éluard et André Breton et si je n'étais pas devenu leur ami⁹³.

91. Ginette Augier, *Les Demeures de Joe Bousquet*, illustré par Lyne Limouse, Mazamet, Imp. Max Farenc, 1979 (repris, avec cinq illustrations de Jean Camberoque, dans *Cahiers Joe Bousquet et son temps*, n°1, 1997).

92. Gaston Massat, «Reconnaissance à Joe Bousquet», *Les Cahiers du Sud* n°303, 2^{ème} semestre 1950.

93. «Présentisme», *Les Cahiers de l'Étoile*, n°15, mai-juin 1930, repris en volume dans Philippe Lamour, Joe Bousquet, Carlo Suarès, *Voie libre*, Au Sans Pareil, 1930.

À la veille de la guerre, dans une lettre à Huguette Lamba, belle-sœur de Breton:

Voyez, il y a longtemps, j'étais seul, j'étais la solitude, l'oubli: le vent passait à travers moi, la vie s'était retirée... Alors j'ai su ce que c'était qu'André Breton. Il parlait ma langue et mon désespoir se reconnaissait dans le sien... C'est parce que Breton a cru en ma vie que j'ai vécu. Éluard était déjà son ami: ils m'ont soutenu, ils m'ont porté. Sans eux, je n'aurais rien été⁹⁴.

Et lors des jours si sombres qui précédèrent l'occupation de la Zone libre, se remémorant cette époque d'exaltation et de liberté avec une « affreuse nostalgie », il évoquait encore, s'adressant à Stéphane Mistler, l'intensité avec laquelle il l'avait vécue, lui le « reclus de Carcassonne »⁹⁵:

Personne n'a plus régulièrement reçu tous les manifestes, les ouvrages, les revues surréalistes, les tracts littéraires, les lettres ouvertes [...] cinq cents ouvrages de folie dédiés tous au champignon de la rue de Verdun⁹⁶.

Jamais il n'oubliera ce « coup » qu'il ressentait au cœur en reconnaissant *La Révolution surréaliste* dans son courrier⁹⁷, et ce « mouvement convulsif » qui s'emparait de lui quand cette « revue magnifique » parvenait sur son lit⁹⁸: « Je me prenais à trembler si fort que j'avais du mal à déchirer la bande du fascicule qui allait pour quelques jours transformer ma vie »⁹⁹. Et toujours il gardera le souvenir enchanté de ce « temps déjà si lointain où, d'un ami à l'autre, certains livres traversaient la France »¹⁰⁰, qu'ils s'échangeaient comme des talismans: *Le Traumatisme de la naissance* d'Otto Rank¹⁰¹, les *Contes* d'Achim von Arnim¹⁰², ou le *Novalis* de Spénlé, et les *Disciples* à Saïs bien entendu, ou encore les contes de Bladé¹⁰³, et aussi les Anglo-Saxons: *La Maison aux sept pignons* de Nathaniel Hawthorne, *The City of the Dreadful Night*, le poème de Vanolis¹⁰⁴, tous ces livres qui figuraient comme la bibliothèque-type (fût-elle tournante!) d'un surréaliste des années 1920...

94. Lettre de Joe Bousquet à Huguette Lamba, s.d. (été 1938), publiée dans *Pleine Marge*, n°37, mai 2003.

95. Pascal Pia, *Carrefour* (hebdomadaire), n°1630, 24 décembre 1975.

96. Lettre de Joe Bousquet à Stéphane Mistler du 1^{er} octobre 1942; depuis novembre 1924 Bousquet habitait, à Carcassonne, 53 rue de Verdun.

97. Lettre de Joe Bousquet à Louis Parrot du 9 février 1944.

98. Lettre de Joe Bousquet à Paul Éluard du 1^{er} février 1938.

99. Lettre de Joe Bousquet à Maurice Nadeau du 13 juillet 1945 (*sic* pour 1946).

100. Lettre de Joe Bousquet à Jean Paulhan du 5 juillet 1933.

101. Qu'il chroniquera dans *Chantiers* n°6, février 1929.

102. Que Crevel, les ayant empruntés à Éluard, lui fera passer aussitôt lus.

103. Jean-François Bladé (1827-1900) publia, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, plusieurs recueils de contes et traditions populaires des provinces françaises, notamment la Gascogne.

104. Dont la noirceur lui procura des impressions « si profondément ressenties » (carte inter-zone à Robert Desnos timbrée: Villalier, 26 septembre 1942); Bysshe Vanolis était le pseudonyme de James Thomson, poète et essayiste écossais (1834-1882).

L'expression est de Claude Estève qui, à compter de la parution en 1928 de *Traité du style* et de *Nadja*, vit le surréalisme se présenter « décidément [...] comme une inquisition de soi »¹⁰⁵. Sans doute Bousquet fut-il plus rapidement encore que son ami sensible à cette dimension, en vérité originelle, du mouvement¹⁰⁶. Car elle faisait parfaitement écho à la passion qui était la sienne depuis toujours, et qui l'anima jusqu'à son dernier souffle, d'« interroger [son] être obscur », de partir à la recherche de « celui que l'on est sans le savoir », de « cet hôte inconnu » dont il sentait qu'il détenait les clés du mystère de sa destinée¹⁰⁷. Lui que captiveront, quelques années plus tard, ces deux sondeurs d'âme, ces deux spécialistes des replis les plus obscurs du cœur humain que furent Jouhandeau et Jouve, s'il fut ainsi d'emblée conquis par les surréalistes, c'est d'abord parce qu'il eut, comme eux et souvent davantage encore, le « goût d'élucider ses propres ombres »¹⁰⁸, « la passion infinie de nous révéler tout entier à la longue à nous-mêmes »¹⁰⁹, cette « faim [...] de se savoir », comme il dira encore presque à la fin de sa vie¹¹⁰. Louis Émié a fort bien senti cela, tandis qu'il entamait la lecture de *Traduit du silence* qui venait de paraître : « Rien de ce qui se trame, se noue et se dénoue en [Joe Bousquet] ne saurait lui demeurer étranger. Aucun homme n'a été autant que lui, depuis plus de vingt ans, son propre spectateur, son témoin. Il a [...] cette inaltérable supériorité sur nous de pouvoir vivre à l'affût de lui-même, de ne rien laisser s'échapper ni se dissoudre de sa pensée, de ses rêves, de ses souffrances. »¹¹¹

Nous voici peut-être ici au centre même du projet surréaliste : tenter de dégager son existence de toute l'opacité qu'y ont apportée la physiologie, la psychologie ou l'activité délibérée (individuelle ou sociale), s'efforcer de la désencombrer y compris de notre propre présence en elle en quelque sorte, afin de « la surprendre telle qu'elle s'inspire directement de [soi] et pourtant comme en dehors de [soi] redécouverte »¹¹². Et tant il est vrai qu'avant tout « écrire, c'est *se chercher* à travers ce don qui vous est donné

105. Dans sa critique de *Nadja* parue dans *la N.R.F.* de novembre 1928.

106. Rappelons que Breton, en 1929 dans le *Second manifeste du surréalisme*, précisera que « l'idée de surréalisme tend simplement à la récupération totale de notre force psychique par un moyen qui n'est autre que la descente vertigineuse en nous, l'illumination systématique des lieux cachés[...] la promenade perpétuelle en pleine zone interdite ».

107. « Les Roses de Janvier », 25 juillet 1944, manuscrit inédit, Musée des Beaux-Arts de Carcassonne.

108. Claude Bonnefoy, « Joe Bousquet 1897-1950 » dans *La Poésie française des origines à nos jours. Anthologie*, Seuil, 1975.

109. Lettre de Joe Bousquet à Ginette Conquet, « Mardi soir » (17 ou 24 décembre 1929).

110. *Langage entier*, Rougerie, 1966 et 1981, p. 154 (écrit en 1948).

111. Louis Émié, *Mémorial*, Opales, 2000 (à la date du 17 décembre 1941).

112. Claude Estève, dans sa critique de *Nadja* parue dans *la N.R.F.* de novembre 1928.

de vous exprimer»¹¹³, presque tous les textes de Bousquet se présenteront effectivement comme une incessante *inquisition du moi véritable*, et peuvent sans doute se lire comme le récit sans solution de continuité de tous les tâtonnements et circonvolutions impliqués par cette tâche, de toutes ces tentatives de percée toujours repoussées, mais recommencées toujours, parce que sous-tendues par le fol espoir persistant au cœur qu'à force de fouailler au plus secret de soi, se produise à la fin l'« expérience illuminante: un beau jour, le pêne glisse, une porte s'ouvre sur le mystère... »¹¹⁴ A-t-il au fond jamais mis en pratique un autre programme littéraire que celui qu'il se proposait déjà en 1925 dans cette page de son Cahier bleu – au demeurant intitulée « Propos sur le surréalisme » – où il se situait en somme aux antipodes de Proust: les représentations spontanées de la mémoire ou de la pensée ne produisent que trop rarement cette « illumination [...] où notre personnalité trouve une apparence de vie »; on ne peut en vérité se révéler à soi-même qu'au terme d'un patient travail d'investigation et il convient au « penseur [d'] arrêter sa vie quotidienne à un petit nombre de souvenirs contigus dont il s'exercer[a] à tirer tout le parti possible »¹¹⁵.

Comment d'ailleurs le même homme qui cherchait à cette époque à fuir par tous moyens le face à face avec la réalité actuelle de la chair (féminine), aurait-il pu ne pas donner son adhésion à une conception du monde plaçant le rêve au cœur de son dispositif? L'ennui, avec l'état de veille, c'est que la réalité de l'existence physique, tactile, de l'amante, est nécessaire « pour éclore les sentiments d'amour »; tandis que « dans les rêves, nous connaissons [...] un état où ces sentiments satisfont l'âme à l'exclusion de toute présence »¹¹⁶. En le convainquant que c'est par l'activité onirique que l'on accède, par-delà les faux-semblants du monde sensible, à la seule réalité qui vaille, le surréalisme vient conforter Bousquet dans le processus que j'ai appelé de « décorporation » de Marthe. Confronté comme il l'est dans ce domaine, non pas seulement à ce « désir d'irréel » dont parle Breton dans son *Introduction au discours sur le peu de réalité*¹¹⁷, mais à un véritable *impératif d'irréalité*, Bousquet profite, avec le surréalisme, de l'aubaine d'une entreprise de « déréalisation », car portée fondamentalement, comme l'a relevé l'un de ses meilleurs théoriciens, Ferdinand Alquié, par le souci de « volontairement... provoquer l'effondrement du donné »¹¹⁸. Lui qui s'était

113. Lettre de Joe Bousquet à Ginette Conquet s.d. (début 1930); c'est moi qui souligne.

114. Claude Estève, dans sa critique de *Nadja* parue dans *la N.R.F.* de novembre 1928.

115. Cahier bleu, lundi 9 mars 1925.

116. *Ibid.* (peu après le 4 mars 1925).

117. André Breton, *Œuvres complètes*, tome II, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1992, p. 271; le texte était contenu dans le numéro daté « Hiver 1924 » de *Commerce*, qui ne fut cependant publié qu'en mars 1925.

118. Ferdinand Alquié, *Philosophie du surréalisme*, Flammarion, 1955 (p. 96 et 108); l'ouvrage est dédié à la mémoire, notamment, de Joe Bousquet.

engagé dans un processus d'écriture pour mieux « déréaliser » Marthe, dans une re-création du monde par le langage, comment ne se serait-il pas félicité de voir Breton, en ce printemps 1925, faire fond sur la « capacité réifiante » des mots et le « pouvoir heuristique du langage »¹¹⁹ pour repousser « les bornes du soi-disant réel »¹²⁰, malgré qu'en aient les « inspecteurs lamentables qui [...] s'assurent que nous appelons toujours un chat *un chat* » – et aussi bien une femme une femme...?

Il y a aussi que, par leur propension à rendre l'insolite familier, leur inclination à réhabiliter et ré-acclimater la singularité sous toutes ses formes, les surréalistes proposent à Bousquet une vision du monde qui ne peut que le seconder dans ses efforts d'alors pour « naturaliser » sa blessure. Combien caractéristique, à cet égard, que, quelque part dans son Cahier bleu, il place sous l'intitulé « Surréalisme », comme s'il entendait en souligner une dimension essentielle à ses yeux, cette citation tirée du *Discours de métaphysique* de Leibniz :

Ainsi, ce qui passe pour extraordinaire ne l'est qu'à l'égard de quelque ordre particulier établi parmi les créatures. Car quant à l'ordre universel, tout y est conforme. Ce qui est si vrai que... rien n'arrive dans le monde qui soit absolument irrégulier¹²¹.

Non, au regard d'un certain ordre surréel des choses, il n'y a rien dans cette blessure qui ne soit « conforme », naturel, rien qui rende cette créature, si mutilée qu'elle soit, « irrégulière » par rapport aux autres. Indéniablement, fût-ce en le tirant vers un dualisme qu'il ne recelait pas fondamentalement, Bousquet, lorsqu'il rencontre le surréalisme, y puise un encouragement à « ne pas considérer comme une pure folie », mais à poursuivre au contraire résolument, malgré son « apparence de déraison », vers cet objectif improbable qu'il s'est fixé : que « se forge chaque jour en [lui] la certitude qu'[il est] un homme comme les autres, et non pas une sorte de rêve engorgé par un faux mouvement de la mort »¹²².

Et puis enfin cette magnifique fureur des surréalistes, leur révolte comme native, cette insolence sans scrupule, cette superbe, cet aplomb à toute épreuve, il n'a pas manqué, bien entendu, d'y retrouver des traits de sa jeunesse, qui n'était pas si lointaine : « L'esprit moderne implique le retour à la barbarie absolue », note-t-il avec enthousiasme, « les dadas refusent tout... remettent tout en question »¹²³. On a souvent dit que cet esprit

119. Respectivement, Marguerite Bonnet et Etienne-Alain Hubert dans André Breton, *Œuvres complètes*, tome II, *op.cit.*, p. 1444 et Marguerite Bonnet dans le tome I, p. 1312.

120. André Breton, « Introduction au discours sur le peu de réalité », *Œuvres complètes*, tome II, *op. cit.*, p. 278; ainsi que pour la citation suivante.

121. Cahier bleu (avant le 12 avril 1925).

122. Lettre de Joe Bousquet à Ginette Conquet s.d. (avant juin 1931).

123. Cahier bleu (successivement entre les 29 mars et 2 avril 1925, et 12 avril 1925).

d'insurrection prenait surtout sa source dans le dégoût et la révolte qu'avait inspirés à tous ces jeunes hommes de la même génération (Bousquet comme Aragon est né en 1897, Breton l'année précédente, Éluard deux ans plus tôt) les horreurs de la guerre de 1914-1918¹²⁴. N'est-ce pas la rareté des références à cette dernière qui frappe au contraire dans les écrits surréalistes des années 1920? Louis Aragon, dans sa préface à *Anicet ou le panorama, roman* a avancé que, s'ils l'ont négligée de pareille manière, c'est par « système » délibéré tendant à la « rayer », mieux que n'aurait fait aucun discours « fût-ce pour la maudire »¹²⁵. Il est plus vraisemblable que la rébellion de nombreux membres du groupe – Breton, Péret, Desnos, d'autres – même si la Grande Guerre l'augmenta sans doute, lui était antérieure¹²⁶. C'est du moins le cas pour Bousquet: le goût pour l'hyperbole des surréalistes faisait écho au tempérament naturellement excessif qui était le sien depuis l'enfance, et vint comme revivifier en lui la violence d'une adolescence « où veillait toujours la peur de ne pas aller assez loin dans la licence et la folie » et qu'habitait « l'horreur de se laisser finalement prendre par la régularité de l'existence »¹²⁷. La révolte surréaliste trouve en Bousquet le terreau favorable d'un sens inné de la bagarre. Voyez-le, à l'annonce par les journaux des incidents du banquet Saint-Pol Roux, humer, presque physiquement, le parfum du pugilat – le passage mérite d'être cité longuement:

Comme j'aurais voulu me trouver près de vous, avec mes bons poings d'autrefois... pour éprouver quelle joie ajoute au mouvement animal de frapper, le dégoût des faces consacrées, la haine des têtes qui font à Paris tant d'absurdes guirlandes. Dites-bien... à André Breton que... je l'aime de tout mon cœur d'avoir soulevé le premier les colères... Qu'est devenu Paul Éluard dans cette bagarre? Je vous en prie, Madame, écrivez-moi quelques détails. Je n'ai vu aucun journal parler de lui. Dites à Leiris... qu'un surréaliste obscur admire son courage et le félicite d'avoir attiré les coups¹²⁸.

Cette joie sauvage de frapper, c'est à n'en pas douter celle-là même dont, huit ans auparavant, au soir de son baptême du feu, un jeune aspirant recrue de fatigue ressentait encore l'ébranlement intérieur, en décrivant dans une lettre à sa sœur cette journée où l'on s'était battu « comme des apaches ».

124. M. Nadeau a repris cette idée dans sa conférence « Joe Bousquet au cœur de son siècle », prononcée le 10 août 1997 dans le cadre du « Banquet du livre » à Lagrasse dans l'Aude.

125. Ed. Gallimard, coll. « Folio », p. 20.

126. Je rejoins ici entièrement l'analyse de Carole Reynaud Paligot dans *Parcours politique des surréalistes 1919-1969*, éd. CNRS, 1995, p. 10-11.

127. Lettre de Joe Bousquet à Francine (s.d.) dans *Un Amour couleur de thé*, Verdier, 1984, p. 112.

128. Lettre en partie inédite à Gala Éluard, Villalier, dimanche (5 ou 12 juillet 1925), partiellement publiée, sans le nom de la destinataire, dans le n°5, du 15 octobre 1925, de *La Révolution Surréaliste*; ainsi que pour la citation suivante.

Sauf qu'aujourd'hui il en était réduit à s'inventer, dans le pré carré microcosmique de sa chambre, quelques maigres éclats avec le petit bourgeois local:

Je m'amuse tous ces jours-ci à tirer de quelques faces ardoises les mêmes sales reflets qui durent vous entourer de menaces... Ah! Je suis bien seul...

Mais du moins lui reste-t-il la plume: à partir de l'automne 1924 et durant tout le premier semestre 1925, Bousquet va inlassablement faire, sur son Cahier bleu, ses gammes surréalistes écrites, pour ainsi dire. Il s'impose en gros caractères un programme d'une lourdeur telle que, pour le respecter, il lui fallait, on le comprend sans peine, en appeler à tout son sens du jeu: « Ne pas travailler en m'ennuyant mais en jouant. Travailler plus vite et plus longtemps... Travailler sans distraction environ 16 h par jour »¹²⁹. Certes, ces premiers managements des concepts et instruments cardinaux du surréalisme n'iront pas quelquefois sans un peu d'application naïve. Mais ce qui frappe bientôt, à la lecture de ce document, c'est la pénétration des intuitions, la justesse des analyses et, en fin de compte, ce qu'il faut bien admettre avoir été une perception rapidement très aiguë de la signification profonde, du génie propre du mouvement.

Laissons un peu parler par lui-même ce texte inédit. L'apprentissage de l'écriture automatique commence par le commencement:

Je m'entraînerai... à écrire sur ce cahier des petits poèmes surréalistes. Pour cela, il faut se mettre en état de grâce, et écrire sous la dictée de son inconscient... C'est aux environs du sommeil qu'il est sans doute le plus facile d'écrire ainsi¹³⁰.

Très vite cependant les procédés s'affinent:

Tout est à réinventer pour moi seul dans la technique de l'inspiration... Essayer, ce soir, dans l'obscurité la plus complète de me faire dicter par la bouche d'ombre... Surréalisme¹³¹.

Et après quelques mois, la description de cet « état favorable à la rencontre de l'esprit et du ciel des images » est d'une grande netteté:

État d'attente... L'esprit ne médite pas: il est absorbé par ce qui l'entoure sans se douter qu'il l'est: il est détaché de lui-même... Est-ce une recherche de pâture pour la rêverie? Non!... Ici, il n'y a qu'un état passif. C'est une inattention très attentive – une insensibilité qui s'attend à passer à l'ultra-sensibilité... abandon de la raison avec une adhésion pleine de foi à ce qui pourrait en advenir. Accrocher son inattention attentive aux apparences que l'on déforme par association d'images¹³².

129. Cahier bleu (entre les 3 et 12 avril 1925).

130. *Ibid.*, 15 novembre 1924.

131. *Ibid.*, 22 puis 26 novembre 1924.

132. *Ibid.* (avril 1925); c'est Bousquet qui souligne. Voir la note 11 pour le sens des points de suspension.

Il a dès alors parfaitement pénétré que le surréalisme, avec ce procédé nouveau, permet pour la première fois cet accès de plain-pied, immédiat, en quelque sorte organique à la matière poétique, qu'un écrivain véritable cherche toujours d'avoir: «Il ne peut exister qu'une sorte de poésie: Un état d'âme crée une mystérieuse naissance de paroles qui a la vertu mystérieuse de l'entretenir... Avec l'école nouvelle se perd la prétention d'exprimer – de traduire un état lyrique – mais nous gagnons la possibilité de livrer intégralement toute une partie du miracle... Les poètes jusqu'ici faisaient des *versions*... la revanche du rêve pur»¹³³. En juillet 1939 encore, quand cette technique fondatrice du surréalisme ne sera plus de mode depuis longtemps, un soir que dans sa chambre, posée sur la table de chevet, «brillait une lampe deux fois reflétée par la panse d'une bouteille à moitié pleine», il fixera des «yeux... ce mystère de l'eau et de la couleur», jusqu'à ce qu'en procède un texte comme «dicté» quoique «parfaitement rationnel», qu'il publiera comme «le premier essai connu d'écriture automatique sous l'influence d'une vision d'objets»¹³⁴.

Mais l'interrogation passionnée des objets, qui fut on le sait l'une des plus remarquables lignes de force du surréalisme, Bousquet s'y était livré dès cette année 1925 d'apprentissage. On lui voit d'abord, ici aussi, une espèce d'application imitative, de souci de bien procéder: «À la manière de Paul Éluard reprendre tous les objets et les recréer un à un[...] Les choses qui t'entourent t'apprendront ton nom, ta nature. Commence à épeler. Alphabet»¹³⁵. Ses premiers tâtonnements s'articulent autour de l'instrument même qui permet de fixer la poésie: «Le porte-plume. Seringue d'encre bleue, dans la main des meilleurs elle a seringué le ciel. Bâton d'ébonite à lame d'or. C'est une plume dont l'oiseau doit exister ailleurs.» Mais à force d'affûtage patient du regard porté sur lui, voici que cet objet produit soudainement son fruit poétique exact – puisqu'il a la saveur de l'enfance: «*Sous-marin*: Oui: le travail du poète est un travail d'enfant: Comme il est ancien déjà le souvenir que le mot sous-marin appelle. Comment se fait-il qu'elle disparaisse cette faculté de *chercher dans les objets usuels l'image sensible de ceux qu'on désire connaître*? – Pour un enfant un porte plume réservoir est un sous-marin. L'enfant n'est pas comme moi lourdement retombé en lui-même»¹³⁶. Et d'entreprendre alors un véritable «inventaire de [sa] chambre», où l'on retrouve déjà... la bouteille d'eau minérale:

Commode. 2 bouteilles 1 de rancio – autre eau de Vittel – pour les 2 1 mot bouteille diversement qualifiée. Le mot bouteille ne retient qu'une des qualités essentielles. Celle qui intéresse le moins celui qui regarde. C'est une langue de nègres. Eau de Vittel, germe de transparence – défi opposé au silence – Flacon noir de

133. *Ibid.* (entre les 29 mars et 2 avril 1925); c'est Bousquet qui souligne.

134. Lettre de Joe Bousquet à Jean Paulhan du 15 juillet 1939; «Visions évoquées par une bouteille d'eau minérale» est paru dans *Grand Erg*, n°2, automne/hiver 1939.

135. Cahier bleu, 2 avril 1925.

136. *Ibid.*; c'est Bousquet qui souligne.

rancio – La plus belle arme de la nuit – Un sang qui corrompt le regard – Sur la commode Louis XV – un litre noir fait des siennes. Ce travail n'est possible que sur les objets usuels [...] Et la commode en bois de rose qui veut se faire aussi grosse que la chambre – Lampe, dure fleur du fil d'acier – Les chaises de cuir cernaient les roses du mur – Le rideau de velours referme le silence – le gris perle chasse les sculptures des panneaux... Redécouvrir pas à pas le monde qui m'entoure¹³⁷.

Bousquet en vérité – et sans compter les tableaux qui en couvriront bientôt les murs – ne cessera pas, de cette époque, sans doute à raison même de ce qu'il n'était pas « entouré » par le vaste monde, de scruter au cœur les objets familiers de sa chambre, de tenter de forcer le mystère de leur immutabilité, de les contraindre à rendre tout leur suc. Quinze ans après l'écriture des lignes qu'on vient de lire, il en viendra même, une fois parachevée une sorte d'osmose entre ce poète, qui n'était pour moitié que matière, et ces objets, à qui la sonde de son regard avait fini par insuffler une manière de vie, à vouloir leur conférer le verbe même: « J'entreprends de... faire parler les objets qui sont dans ma chambre... prêter à des objets inanimés les paroles les plus irréfutables »¹³⁸.

Il n'avait pas encore eu entre les mains le *Manifeste* ni le premier numéro de *La Révolution surréaliste* – dans lequel Pierre Reverdy devait le premier soulever le problème des rapports entre l'état de conscience et les rêves¹³⁹ – qu'il s'était aussi lancé, à partir d'intuitions expérimentales, dans une investigation systématique des états de demi-sommeil ou de rêverie hypnagogique, autre champ de préoccupation surréaliste capital. D'abord s'esquisse une hypothèse incertaine:

Rêves qui caillent l'esprit. Ce sont les rêves qui nous endorment... impression confuse. Un rêve se forme, gardant son apparence de mirage. Puis il semble qu'il fait prise, prend corps, aux dépens d'un élément intérieur dont l'appauvrissement soudain nous coagule¹⁴⁰.

Mais déjà le lendemain:

J'ai encore eu hier soir, en m'endormant, une de ces impressions inexprimables. C'est, pourrait-on dire, du sommeil raté, égaré. Le rêve prend la forme d'une pensée habituelle [...] l'état de sommeil la gagne soudain comme une menace de mort.... je ne sais mieux dire. Tout s'épaissit autour de vous. Affolement. Tout s'épaissit, se lie, vous élimine [...] On veut revenir à la vie; mais on sent qu'il ne faut pas faire pour cela de grands efforts tapageurs. Il faut la regagner par ruse. On louvoie, on louvoie. Le retour à la conscience se fait par le cœur¹⁴¹.

137. *Ibid.*, 12 avril 1925.

138. « Les Roses de Janvier », *op. cit.* (début 1940).

139. Pierre Reverdy, « Le rêveur parmi les murailles », *La Révolution surréaliste*, n°1, 1^{er} décembre 1924.

140. Cahier bleu, 16 novembre 1924.

141. *Ibid.*, 17 novembre 1924.

Et quelques jours plus tard:

Ce qu'il faut arracher au rêve c'est le secret de ces avertissements imagés, que je trouve au réveil si remarquablement intelligents. C'est de l'intelligence de nuit, des éclairs authentiques. Les bords se dessinent nettement, révélant ainsi que la ligne de la pensée n'est pas nette comme dans la veille, mais brisée, selon quelles lois?¹⁴²

On sent qu'il y a là un domaine qui le captive aussitôt et où l'originalité de son approche se dessine très vite. Il restera d'ailleurs toujours attentif à ces problèmes: alors que la « période des sommeils » ou des « rêves provoqués » était pour les surréalistes depuis bien longtemps révolue, c'est à cette même frontière de la veille et du songe qu'à la fin des années quarante encore, il fera, aux confins de l'occultisme, ces expériences si troublantes (de dédoublement du corps ou d'apparitions surgies d'un tiers monde entre ceux de la conscience et du rêve) rapportées dans des textes dont certains furent les derniers à paraître de son vivant¹⁴³.

J'ai senti cette nuit ce que pouvait être la folie, écrivait-il déjà le 12 avril 1925, j'entrais directement en m'endormant dans un rêve qui reproduisait d'une manière très exacte toutes les conditions de mon état réel. Je rêvais que, sans aucun changement dans mon attitude, j'étais éveillé. Aussitôt, seule différence, l'escalier de ma chambre s'emplissait de cris sauvages... j'en suis venu à l'idée suivante: L'hypothèse du sommeil est la dernière excuse avant la pensée que je suis fou. Folie: installation d'un rêve élémentaire¹⁴⁴.

Mais, plus que tout, ce qui semble avoir d'emblée passionné Bousquet, ce sont les premières tentatives surréalistes de pénétrer les secrets du langage, en interrogeant les rapports entre signifiant et signifié dirait-on aujourd'hui, avec le souci de traiter les mots, disait à l'époque Breton, autrement que comme « ces petits auxiliaires pour lesquels on les avait toujours pris »¹⁴⁵, autrement dit de les affranchir, de faire éclore la valeur détonante que recèle leur forme même. Après réception du n°3 de *La Révolution surréaliste*¹⁴⁶, Bousquet s'applique à recopier scrupuleusement dans son cahier quelques exemples du fameux « Glossaire, j'y serre mes gloses » de Michel Leiris, ainsi que des extraits de la note dont ce dernier les avait assortis:

Vocabulaire *Exemples* Amertume: *La mer s'abreuve d'écume, je hume la mer [...]*
Éclipse: *Ellipse de clarté...* Enseveli: *Serai-je bientôt lié dans les sèves...* Nombre: *Ombre niée [...]* Perspective: *L'œil perce, lumière active [...]* Suicide: *Idée sûre de*

142. *Ibid.*, 23 novembre 1924.

143. « Je ne sais pas si ma santé se délabrait... », *La Table Ronde*, n° 32-33 « Aspects de l'occultisme », août-septembre 1950.

144. Cahier bleu, 12 avril 1925.

145. « Les mots sans rides », *Littérature*, n° 7, 1^{er} décembre 1922.

146. Daté du 15 avril 1925.

sursis [...] Verbiage: *Herbage des mots sans vie* [...] En disséquant les mots que nous aimons sans nous soucier de suivre ni leur étymologie ni la signification admise, nous découvrons leurs vertus les plus cachées et les ramifications secrètes qui se propagent à travers tout le langage, canalisées par les associations de sons, de formes et d'idées. Alors le langage se transforme en oracle et nous avons là (si tenu qu'il soit) un fil pour nous guider dans la Babel de notre esprit¹⁴⁷.

Évidemment il s'essayera bien vite lui-même au jeu, fût-ce avec un bonheur variable. Si le premier essai – il est vrai bien ambitieux – est même un complet ratage (« Homme: *addition monstrueuse de l'esprit de crime et de la faiblesse* »), il se pénètre bientôt de l'esprit profond de l'exercice, et produit parfois quelques splendides réussites (« S'endormir: *sentir l'or de mourir* »¹⁴⁸) au tout début d'un chemin que, là encore, il ne cessera plus d'emprunter sa vie durant. Que la « physionomie des mots » soit une « source d'invention »¹⁴⁹, Bousquet en restera en effet persuadé, qui deux ans avant sa mort réaffirmait encore ces règles d'or de l'écrivain, en leur associant par la pensée le nom de celui qui les lui avait apprises: « L'acte de signifier n'a jamais épuisé les propriétés du mot », « Prendre chaque mot selon sa réalité matérielle, non selon la pensée [...] 2 h du matin, le 28 juillet. Michel Leiris »¹⁵⁰. Ce goût pour les potentialités créatrices de la langue prise comme constituant, dans sa substance physique même, du matériau poétique, pour les insoupçonnables capacités germinatives nichées dans la chair des vocables, pour peu qu'ils soient pris à leur état natif, il le cultivera – comme Leiris lui-même – toujours.

*

Mais le surréalisme en 1925, pour Joe Bousquet, ne consista pas seulement, et de bien loin, à confier secrètement à son carnet intime ses premiers exercices d'impétrant. Il tâcha de s'impliquer autant que possible dans la vie publique, du moins dans les manifestations écrites de la vie publique du mouvement, laquelle fut particulièrement riche, comme on sait, en cette première année d'existence. « J'ai signé tous les manifestes », écrira-t-il à la Libération à Maurice Nadeau¹⁵¹. C'était dire la pure vérité. Certes, s'agissant de la période couverte par le premier semestre 1925, aucun des tracts ou déclarations écrits ou inspirés par Antonin Artaud, alors dirigeant le Bureau de recherches surréalistes, ne porte la signature de ceux qui y ont souscrit, et donc notamment pas celle de Bousquet (ni « Ouvrez les prisons, licenciez

147. Cahier bleu, 12 avril 1925.

148. *Ibid.*, 21 avril 1925.

149. « Les Roses de Janvier », *op.cit.* (septembre 1944).

150. Successivement, *Langage entier*, *op.cit.*, p. 160 (octobre 1948) et *Notes d'inconnaisance*, Rougerie, 1967 et 1981, p. 98 (fin juillet 1948).

151. Lettre de Joe Bousquet à Maurice Nadeau du 13 juillet 1945 (*sic* pour 1946).

l'armée»¹⁵², ni les différentes « Adresses » et « Lettres » ouvertes publiées dans le n°3 de la revue¹⁵³). De sorte qu'entre la « Déclaration du 27 janvier 1925 » et le pamphlet contre Paul Claudel au mois de juillet suivant, son nom n'apparaît plus expressément à aucun moment de cette activité de protestation collective que déploieront alors tous azimuts les surréalistes. Je ne crois pas, pour autant, qu'il faille hésiter à penser que Bousquet a intellectuellement fait siens ces textes. Cette « ardeur insurrectionnelle » qui, selon le mot d'André Breton, s'y manifeste¹⁵⁴, n'était assurément pas pour l'effrayer quant à lui personnellement. Et nul doute qu'on doive exclure l'hypothèse que, mis en position de signer ces documents, Bousquet eût été retenu de le faire par prudence familiale ou sociale. Si compréhensible qu'aurait été, après tout, l'attitude inverse: n'y aurait-il pas eu quelque légitimité à ne pas pouvoir, ne serait-ce qu'à cet égard, suivre au-delà d'une certaine limite ce rejet furieux de toutes les valeurs établies ainsi affiché tract après tract? Rappelons par exemple que dans « Ouvrez les prisons, licenciez l'armée », qui fut l'un des textes qui eurent à l'époque le plus grand retentissement public, Artaud s'étonnait qu'il pût exister des « insensés qui préfèrent au suicide la cellule ou la chambrée ». Pour la cellule, Bousquet avait été, au cours des années précédentes, assez tenté d'échapper à la sienne en se supprimant pour qu'il pût être impressionné par la proposition; et pour la chambrée, si imprégné qu'il demeurera toute sa vie, d'une certaine manière, par la chose militaire, il avait alors pris vis-à-vis d'elle une telle distance qu'il n'y avait rien là qu'il ne pût contresigner: « Je n'ai jamais accepté de faire partie d'une société d'anciens combattants. Je ne suis même pas inscrit à l'office des mutilés », se flatte-il vers la même époque à l'intention de Gala Éluard, comme pour prévenir tout soupçon sur ce point de la part de ses nouveaux compagnons¹⁵⁵. Mais qu'a dû penser son médecin militaire de père à voir désigner les casernes comme des « cachots », et de cet « avilissement[...] qu'ils engendrent chez ceux[...] qu'on y enferme »¹⁵⁶; ou de cette flèche décochée aux Recteurs des Universités de médecine: « Vous fabriquez[...] des médecins à qui échappent les vrais mystères du corps[...] vous n'êtes que des usurpateurs[...] Vous êtes la plaie d'un monde »¹⁵⁷; et sa mère et sa sœur, si dévotes, de ce défi lancé au Saint-Père: « Nous n'avons que faire de tes canons, index, péché, confessionnal,

152. *La Révolution surréaliste*, n° 2, 15 janvier 1925.

153. Adresses « au Pape » et « au Dalai-Lama », lettres « aux recteurs des universités européennes », « aux écoles du Bouddha » et « aux médecins-chefs des asiles de fous », toutes publiées dans *La Révolution surréaliste*, n° 3, 15 avril 1925.

154. André Breton, *Entretiens*, *op.cit.*, p. 109.

155. Lettre de Joe Bousquet à Gala Éluard, Villalier, dimanche (5 ou 12 juillet 1925), partiellement publiée, sans le nom de la destinataire, dans le n°5, du 15 octobre 1925, de *La Révolution surréaliste*.

156. « Ouvrez les prisons. Licenciez l'armée », *La Révolution surréaliste*, n° 2, 15 janvier 1925.

157. « Lettre aux Recteurs des universités », *La Révolution surréaliste*, n° 3, 15 avril 1925.

prêtraille... guerre à toi, Pape, chien! », ou de cette annonce pour le moins définitive: « 1925: fin de l'ère chrétienne »?...¹⁵⁸ Il faut tâcher de se représenter l'énorme effet de scandale qu'a pu produire, en ce milieu des années 1920 tout imprégné encore de mythologie cocardière, dans une petite ville de province comme Carcassonne, ce jeune homme paralysé, héros décoré de la guerre, qui venait joindre le nom d'une famille respectable et connue de tous (et en grand commerce de relations avec le clergé local) à ceux d'hurluberlus qui, choquant le bourgeois, à Paris y compris, crachaient sur tout ce qui pouvait se réclamer de l'armée, de la religion ou de la famille... S'exhortant sans doute lui-même, périodiquement, à la persévérance – « Un homme n'est pleinement grand que dans la mesure où il échappe aux fatalités de son milieu intellectuel et moral »¹⁵⁹, Bousquet, avec un courage de conviction admirable, parvint à ne pas céder à la pression ni familiale ni sociale. Au prix de bien des avanies et des inimitiés, il est vrai:

J'ai vu, écrit-il à Gala, des yeux montrer des éclairs rouillés comme d'un couteau retourné dans une poche, et tous les plis graisseux des bouches à prière trahir les hauteurs de boue où peut continuer de battre le cœur humain... Sous ce climat, penser comme vous équivalait à « être diminué au point de vue cérébral »¹⁶⁰.

Ces images de haine contenue marquèrent d'ailleurs pour longtemps les rapports qu'il entretenait avec sa ville natale:

J'ai décidé de suivre les surréalistes à travers tout... aussitôt a commencé pour moi, dans cette ville morte, une lutte assez difficile – croyez-moi – avec les notables, qui m'ont atteint par tous les moyens, visant mes affections, multipliant les lettres anonymes...¹⁶¹.

On voit d'ailleurs mal pourquoi il aurait redouté au printemps 1925 de faire preuve de l'audace qui fut la sienne dès l'été suivant. Car la « Lettre ouverte à M. Paul Claudel ambassadeur de France au Japon », que Bousquet signe fin juin avec dix-neuf autres camarades, ne le cède en rien, pour la radicalité de la violence, aux pamphlets antérieurs¹⁶². Bousquet avouera

158. « Adresse au Pape », *ibid.*

159. Noté par Bousquet, à l'encre bleue, en bas de page de la lettre reçue de Gala Éluard en août 1925, Vente Piasa, Drouot-Richelieu, 20 novembre 2007.

160. Lettre de Joe Bousquet à Gala Éluard, Villalier, dimanche (5 ou 12 juillet 1925), partiellement publiée, sans le nom de la destinataire, dans le n°5, du 15 octobre 1925, de *La Révolution Surréaliste*.

161. Lettre de Joe Bousquet à Maurice Nadeau du 13 juillet 1945 (sic pour 1946).

162. Tract sous forme de feuillet de couleur rouge sang (26,8 x 21 cm) distribué le 1^{er} juillet 1925 et publié le 4 dans *Le Journal littéraire*; des termes de sa lettre à Joe Bousquet non datée mais datable de juillet 1925 (Vente Piasa, Drouot-Richelieu, 20 novembre 2007), il ressort que c'est Gala Éluard qui proposa qu'il fût du nombre des signataires du tract; c'est à cette occasion, sans doute, qu'il autorisa par avance le libre usage de son nom pour les signatures à venir. Claudel, interrogé à la Foire du livre de Florence sur les perspectives de la

bien plus tard à Jean Paulhan ne pas se pardonner d'avoir, en des temps reculés, aimé Claudel¹⁶³; du moins ne cessera-t-il plus, après 1925, de le garder dans sa ligne de mire critique, n'épargnant jusqu'à la fin de sa vie ni le « bruit de trombone » de sa poésie¹⁶⁴, ni ses textes « pleins de choses idiotes » sur les Pères de l'Église et la Bible¹⁶⁵, et tirant à boulets non moins rouges que dans sa jeunesse surréaliste sur la « bête de Somme », la « bourrique de la Vérité »¹⁶⁶ et sa « rhétorique de l'homélie préfectorale et du discours de distribution des prix »¹⁶⁷.

L'affaire Claudel allait d'ailleurs être pour lui l'occasion d'un autre reniement secret. Ou plutôt le prolongement immédiat qu'elle trouva dans les incidents fameux qui firent dégénérer en rixe généralisée le banquet offert par *Le Mercure de France* en l'honneur de Saint-Pol-Roux, à la Closerie des Lilas le 2 juillet 1925, lendemain de la publication du tract contre l'ambassadeur-poète. Manière de chauffer l'atmosphère d'une réunion à laquelle leur goût du tapage les avait, autant et plus que leur admiration pour le poète de Camaret, appelés, les surréalistes en avaient glissé un exemplaire sous l'assiette de chacun des convives. Ce sont des propos germanophobes tenus par l'alors fort célèbre romancière Rachilde qui – Breton les ayant jugés insultants pour Max Ernst présent dans la salle du restaurant – mirent, comme on sait, le feu aux poudres. À ce pugilat, déclenché au cri de « Vive l'Allemagne! », Bousquet regrettait en frémissant de colère de n'avoir pu prêter ses bons poings de naguère:

littérature moderne, s'était borné à estimer que les « mouvements actuels » ne pouvaient conduire à aucune « véritable rénovation ou création » et que, pour retrouver « le sens du grand art sain et fécond », il n'y avait de salut que dans « le retour à un catholicisme fondamental » – ce qui était en somme assez conforme à ce que l'on pouvait attendre de son opinion sur ces questions. Il est vrai qu'il n'avait pas résisté à la tentation de dire au passage qu'il ne trouvait au dadaïsme et autre surréalisme d'autre sens que « pédérastique ». Mais la pique appelait-elle à soi seule ce déluge d'invective, ce souhait que soit « anéantie » cette civilisation occidentale « dont vous défendez jusqu'en Orient la vermine », cette « occasion saisie » de se « désolidariser publiquement de tout ce qui est français » et de cette « nation de porcs et de chiens », cet éloge de la « trahison et [de] tout ce qui[...] peut nuire à la sûreté de l'État », ce mépris pour ce qui fait « rechercher leur salut à des goujats de votre espèce » dans des « bondieuseries infâmes », et cette chute demeurée célèbre: « Écrivez, priez et bavez; nous réclavons le déshonneur de vous avoir traité une fois pour toutes de cuistre et de canaille »?

163. Lettre de Joe Bousquet à Jean Paulhan, samedi (15 ou 22 avril 1944).

164. « Claudel – *Visages radieux* », *La Gazette des Lettres* n° 46 (samedi 4 octobre 1947).

165. Lettre de Joe Bousquet à Jean Paulhan, samedi (15 ou 22 avril 1944).

166. Lettre de Joe Bousquet à Jean Paulhan s.d. (fin juin 1944).

167. « À propos de Paul Claudel », *Paru* n°49 (décembre 1948); ce n'est qu'au bénéfice de ce qu'il voyait d'ombre portée de Jean Duns Scot sur Claudel qu'il éprouva finalement de l'intérêt pour ce dernier, tout en restant inflexible pour le reste: « Je me crois en droit de supposer que Duns Scot a inspiré toute la partie vraiment magnifique de l'œuvre claudélienne. Aussitôt que cette source se tait, Claudel ne m'intéresse plus » (lettre de Joe Bousquet à Luc Estant du 5 mai 1950).

Cet éclat a dû vous découvrir bien des cœurs à détester ... ce sinistre imbécile de Camille Maclair et tous les gueux de lettres ameuteront toujours les chiens contre les Paul Éluard et les Breton... La haine, nous attendions la haine pour nous rapprocher encore¹⁶⁸.

Or Madame Rachilde – femme d'Alfred Vallette, directeur du prestigieux *Mercure* où signait l'influent Maclair – n'était pas pour lui une inconnue, même personnellement. Trois ans auparavant à peine, Bousquet avait eu l'occasion de lui faire par lettre ses compliments en des termes on ne peut plus éloignés de l'englober parmi les « gueux de lettres ». Le prétexte avait été d'obtenir à son peintre de cousin, Antoine Cazanave, qui espérait voir retenir pour le Salon national de 1922 quatre de ses tableaux, la faveur qu'un pastel porte le titre du dernier opus de la romancière, *Le Grand Saigneur*¹⁶⁹:

Il a voulu qu'auprès de son œuvre flambe le titre de votre livre. Mais nous ignorons « ici-bas » si l'on peut ainsi rendre hommage en toute honnêteté à un talent qu'on aime... Son ambition n'était pas de dessiner un pastel digne de figurer entre les pages du *Grand Saigneur*. Nul qu'un Baudelaire, dit-on, ne saurait illustrer *les Fleurs du Mal*...¹⁷⁰

Tout du long, la lettre, qui ne recule devant aucune louange, même la plus hyperbolique, foisonne de références littéraires, multiplie les clins d'œil allusifs à l'œuvre de sa destinataire, bref dissimule mal le souci de Bousquet de faire d'une pierre deux coups en lui montrant qu'elle a affaire à quelqu'un de la partie:

Notre admiration pour vos œuvres s'enseuille d'amour en Province... Vos chefs-d'œuvre, on doit les placer dans l'au-delà de l'esthétique humaine. Dès que l'on ouvre l'un d'entre eux on devient grave comme en entrant dans une église... Camille Maclair écrit je ne sais où que Mallarmé entendait par livre une condensation de pensée éblouissante et profonde... réalisant ces paroles, vos œuvres sont à l'absolu...

168. Lettre de Joe Bousquet à Gala Éluard, Villalier, dimanche (5 ou 12 juillet 1925), partiellement publiée, sans le nom de la destinataire, dans le n° 5, du 15 octobre 1925, de *La Révolution Surréaliste*, la façon qu'eut Saint-Pol-Roux de laisser ce jour-là sans broncher « insulter, attaquer, assommer, conduire au poste les jeunes qui seuls pouvaient le faire vivre éternellement », semble avoir définitivement ruiné la faveur dont il jouissait au sein du groupe: « le grand Saint-P.R. n'est qu'un pauvre vicillard » (lettre de Gala Éluard à Joe Bousquet s.d. (juillet 1925))

169. Rachilde, *Le Grand Saigneur*, Flammarion, 1922; sans doute espéraient-ils même qu'ayant accepté, elle serait naturellement conduite à peser sur le choix du jury qui, présidé par Henri Martin, devait statuer « du 7 au 11 mars » était-il bien précisé dans la missive...

170. Lettre de Joe Bousquet à Madame Rachilde, aux bons soins de Monsieur Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*, 22 février 1922; même référence pour les citations suivantes.

Et ainsi de suite jusqu'à toucher, s'empêtrant dans sa propre flatterie, aux limites de l'intelligibilité:

Autour de votre nom reposent dans ma mémoire des souvenirs d'heures heureuses... C'est tout ce que vos livres m'ont donné qui «rend l'hommage» au meilleur de vous-même... Au nom de l'Éternité, nous avons le droit, c'est certain, de parler ainsi aux maîtres. Car quels fantômes de frères, de parents reconnaîtront hors-le-monde les âmes des «génies» aussi bien que les pauvres ombres des «mendiants de lumière» qui les ont aimées? Votre, Madame, profondément respectueux Joe Bousquet.

On ne sait ce que fut la réponse de l'auteur de *Monsieur Vénus*, mais des lettres à Marthe Marquié confirment que Bousquet espérait bien que la démarche pût profiter aussi à celui de... *La très véridique histoire de Marthe l'Étrangère*:

Mon cousin... a reçu l'avis officiel qu'il avait deux tableaux reçus. C'est un succès splendide... une victoire énorme. Malheureusement... on n'a pas pris celui que j'aurais voulu. Tu sais que nous avons décidé de travailler ensemble (C'est lui qui fera les illustrations du livre écrit pour toi)... dans les quatre... il y avait... un projet d'illustration... le tableau s'appelait Azolaïs de Mandirac.¹⁷¹

Et après que l'exposition eut lieu:

Des tableaux de mon cousin qui ont eu beaucoup de succès au Salon vont paraître dans des revues... Malheureusement... Azolaïs de Mandirac – projet pour l'illustration du bouquin auquel je travaille – n'était pas des élus...¹⁷²

Claudel, Rachilde: son adhésion enthousiaste à la rébellion des surréalistes détrône en Bousquet ses premières admirations et périmé ses premières stratégies littéraires. «Je n'ai jamais si bien compris le sens que vous donnez au mot de «révolte», leur écrit-il quelques jours après s'être impliqué sans réserve dans les premiers hauts faits du mouvement¹⁷³. Mais c'est sur le sens qu'il fallait donner à un autre mot que le malentendu allait s'amorcer: le mot de Révolution.

*

Dans la «Déclaration du 27 janvier 1925», Antonin Artaud, prenant la direction du Bureau de recherches surréalistes, avait clairement situé le groupe sur une ligne essentiellement spirituelle, métaphysique, fort éloignée des préoccupations politiques. Certes ces «spécialistes de la Révolte»

171. Lettre de Joe Bousquet à Marthe Marquié du 19 avril 1922.

172. Lettre de Joe Bousquet à Marthe Marquié du 21 mai 1922.

173. Lettre de Joe Bousquet à Gala Éluard, Villalier, dimanche (5 ou 12 juillet 1925), partiellement publiée, sans le nom de la destinataire, dans le n° 5, du 15 octobre 1925, de *La Révolution surréaliste*.

étaient « bien décidés à faire la Révolution » et il n'était « pas de moyen d'action qu'[ils ne fussent] capables... d'employer », y compris « au besoin... des marteaux matériels ». Mais le caractère « désintéressé, détaché » de cette révolution était explicitement affiché : « Nous ne prétendons rien changer aux mœurs des hommes » ; et si un « avertissement solennel » était lancé à la société, c'est contre « chacun des faux pas de son esprit... des tournants de sa pensée » qu'elle était mise en garde¹⁷⁴. Il ne s'agissait que de « démontrer » sur « quelles assises mouvantes, sur quelles caves, [les hommes] ont fixé leurs tremblantes maisons », et nullement d'entreprendre de mettre à bas ces dernières : le surréalisme était avant toute chose un « cri de l'esprit », à coup sûr « bien décidé à broyer... ses entraves », mais qui « retourne vers lui-même », sans en somme avoir pour premier souci de trouver une application sociale. Tout donne à penser que Joe Bousquet, qui avait signé cette déclaration fondatrice, se serait très aisément accommodé d'un mouvement qui, sur ce terrain de la politique, n'aurait pas entendu s'engager beaucoup plus précisément ou beaucoup plus avant que cela. Le 12 avril 1925, comme pour s'en faire une loi, il recopie mot à mot dans son Cahier bleu le procès-verbal de la réunion tenue le 2 précédent par cinq membres du groupe (parmi lesquels Artaud, mais non pas Breton) et où fut réaffirmée cette position résolument « spiritualiste » : « L'Esprit est un principe essentiellement irréductible et qui ne peut trouver à se fixer ni dans la vie, ni au-delà » ; d'où s'en suit que, s'étant interrogés « lequel des deux principes surréaliste ou révolutionnaire était le plus susceptible de diriger leur action », les co-signataires ne peuvent dire que ceci : ce qui importe surtout, c'est « un certain état de fureur » regardé comme le plus sûr moyen de conduire à « ce que l'on pourrait appeler l'illumination surréaliste » ; et s'il faut absolument se fixer une tâche pratique, elle peut être réduite à « l'élucidation de quelques points auxquels devrait s'attaquer plus particulièrement cette fureur »¹⁷⁵. Comment Bousquet n'aurait-il pas eu le sentiment d'être ici dans la plus parfaite orthodoxie, lui qui pouvait lire quelques jours après, dans le n° 3 de *La Révolution surréaliste*, sous la plume d'Artaud encore : « Le surréalisme est avant tout un état d'esprit, il ne préconise pas de recettes », et borne à ceci son programme d'action concrète : « Le surréaliste[...] crache sur toi, monde livré à la desséchante raison »¹⁷⁶ ? En juillet, ouvrant avec « Pourquoi je prends la direction de *La Révolution surréaliste* » la livraison suivante de la revue, Breton expliquait certes (de façon d'ailleurs assez « trouble », de son propre aveu ultérieur) qu'il n'excluait pas une action révolutionnaire qui eût « pour point de départ une lutte de classes » ; mais ce que Bousquet releva probablement surtout dans le numéro, c'est la

174. Déclaration du 27 janvier 1925, ainsi que pour les citations suivantes.

175. *Bureau de recherches surréalistes. Cahier de la permanence (octobre 1924 – avril 1925)*, Archives du surréalisme, n°1, Gallimard, 1988, p. 128 et Cahier bleu, 12 avril 1925.

176. *La Révolution surréaliste*, n° 3, 15 avril 1925.

manière dont, quelques pages plus loin, son cher Paul Éluard, faisant la leçon au groupe *Philosophies* de Pierre Morhange, persistait à idéaliser le concept de révolution:

Il importe peu, en vérité, à ceux qui naissent révolutionnaires, que l'inégalité des classes soit une injustice [...] il n'est que la *Révolution*, perpétuelle, vie véritable, comme l'amour, éblouissante à chaque instant¹⁷⁷.

Dès le 23 janvier 1925 cependant, au café Certà, Breton avait prévenu que le « bolchevisme » était du nombre des questions sur lesquelles les membres du mouvement seraient bientôt appelés à se prononcer et, mettant en garde contre les « goûts personnels » et les « vagues sentiments », les avait appelés à une étude appliquée de la matière politique:

La connaissance de ces questions est obligatoire pour ceux qui décideront d'en traiter. Ceux qui [ne les] auront pas examiné[es] sérieusement[...] devront s'abstenir de toute obstruction aux conclusions des autres¹⁷⁸.

Où en était donc Bousquet sur ce terrain? On se souvient que la fin de l'année 1924 et le début de l'année 1925 nous l'avaient montré d'abord quelque peu balbutiant, naturellement, dans le premier maniement des arcanes fondamentaux du surréalisme, mais y faisant ensuite rapidement preuve d'une réelle aisance. Pour la chose politique, en revanche, il a beau se moquer de ses compatriotes (« Tout bon Carcassonnais pense en gros que le léninisme triomphant à Paris l'obligerait [...] à porter un chapeau de fourrure pareil au bonnet du général Dourakine »¹⁷⁹), il faut bien dire qu'il ne paraît pas en avoir lui-même une connaissance très avancée. Bien entendu « le bourgeois est le déshonneur de la France » et « l'homme ne vaut que par sa force d'insurrection »¹⁸⁰. Mais le raisonnement demeure bien simplet quand il s'agit de la question sociale et de juger de la réponse qu'y veut apporter le marxisme:

Je pense ceci à propos des idées néo-bolcheviques: envisageons la place que chaque homme actif occupe... et voyons s'il est rétribué selon l'utilité sociale du rôle qu'il tient. Pour nous faire une idée plus exacte du critérium que je propose, voyons une qualité d'employé dont des variations profondes de la société exagère ou diminue l'importance. Je pense à l'officier en exercice qui voit l'attention que sa présence éveille diminuer comme on passe à l'état de paix, redescendant de l'état de guerre...¹⁸¹

177. André Breton, « Pourquoi je prends la direction de *La Révolution Surréaliste* » et Paul Éluard « Manifestation Philosophies du 18 mai 1925 » dans *La Révolution Surréaliste* n°4 du 15 juillet 1925 (c'est Éluard qui souligne).

178. Intervention d'André Breton à la réunion du 23 janvier 1925 au café Certà, *Œuvres complètes*, t.1, *op.cit.*, p.485.

179. Lettre de Joe Bousquet à André Breton, Villalier, 25 octobre 1925, achevée à Carcassonne début novembre.

180. Cahier bleu, successivement 20 novembre 1924 et 2 avril 1925.

181. *Ibid.*, 2 janvier 1925.

Du moins sent-il la faille majeure de sa proposition, qui oublie simplement d'intégrer... « les riches, ceux qui s'isolant de la société s'exercent sur l'argent lui-même » et nourrissent « des sortes de tumeurs qu'il serait peut-être bon d'assimiler » – ambition dont on ne peut pas dire qu'elle soit la manifestation d'une « force d'insurrection » effrénée... La vérité, c'est qu'à cette époque ses préoccupations ne peuvent être davantage éloignées des Soviétiques. C'est même pour... la « Sainte Russie » et sa spiritualité qu'il se prend alors de passion :

Il me vient une grande allégresse de m'être décidé soudain à tout renoncer pour apprendre le russe... J'ai bien vu, lisant le même jour un Maritain et un Chestov, combien le second parlait à mon âme, éclairant Dostoïevski, agrandissant Pascal... Apprendrai-je la géographie russe, une Histoire de Russie?¹⁸²

Rien dans le passé de Bousquet jusqu'ici ne nous l'a, du reste, jamais montré intéressé par les questions politiques, et l'on voit mal comment lui serait venue une conscience de gauche (ainsi qu'on dirait aujourd'hui) au cours de cette jeunesse où, comme on l'a vu, il ne s'arrachait à sa famille bourgeoise que pour frayer avec ce qu'il pouvait rester à Carcassonne de noblesse défraîchie. Pour le coup plutôt marxiste sur ce point, il était d'ailleurs lui-même persuadé de la prégnance de la classe sociale, par-delà les individualités, si fortes soient-elles :

Et puis, mon bébé, écrira-t-il à son amie du début des années 1930, nous appartenons tous les deux à un milieu qui, du point de vue de l'esprit, est assez méprisable : le milieu bourgeois... l'esprit du groupe retombe à la longue de tout son poids sur les gens les plus affranchis, ou se rattrape, sournoisement, par le détour des préjugés, des principes, que l'homme le plus intelligent adopte sans examen...¹⁸³

Et pourtant cet homme qui ne pouvait qu'avoir été façonné par le conservatisme familial, on le vit co-signer avec les surréalistes, d'août à octobre 1925, cinq textes collectifs tous publiés dans... *L'Humanité*. On ne peut parvenir à comprendre ce petit mystère qu'en se replaçant – un instant – dans le cadre plus général de l'évolution du surréalisme sur le terrain politique en cet été 1925 – une évolution qui fut bien plus rapide qu'on ne l'a parfois dit, si rapide en tous cas que Bousquet s'en trouva en quelque sorte dépassé. Il me semble en effet qu'il faut largement nuancer la thèse de Marguerite Bonnet lorsqu'elle propose de faire une trop nette césure entre deux périodes. D'une part, il y aurait, à l'entendre, la phase des rédaction et diffusion, en juillet et août, de « La Révolution d'abord et toujours! »¹⁸⁴, ce

182. *Ibid.*, 8 janvier 1925.

183. Lettre de Joe Bousquet à Ginette Conquet, s.d. (début 1930).

184. Manifeste sous forme de feuillet (50 x 32,5 cm) diffusé en août 1925, publié dans *L'Humanité* du 21 septembre 1925, puis simultanément, le 15 octobre, dans *La Révolution surréaliste*, n°5 et *Clarté*, n°77.

manifeste qui ne signifierait « nullement » une adhésion au communisme, mais constituerait seulement la manifestation d'une « interrogation sur l'idée de révolution prise dans un sens encore très large », et signalerait tout au plus des surréalistes désormais « ouverts à l'action politique » ; et d'autre part, la phase – nouvelle – commençant avec la lecture par Breton, fin août, du *Lénine* de Trotsky, suivie de la recension enthousiaste qu'il en donne en octobre dans le n° 5 de *La Révolution surréaliste*, lesquelles seules auraient fixé « les motifs premiers de l'intérêt pour le communisme du groupe » et auraient déterminé ce dernier à « regarder résolument vers l'Est »¹⁸⁵. Pour l'opinion publique, en tous cas, la confusion entre surréalistes et communistes était dès le début du mois de juillet 1925 une affaire entendue : la presse de l'époque eut tôt fait de rapprocher la lettre ouverte à Claudel, les troubles du banquet Saint-Pol-Roux et l'appel d'Henri Barbusse contre la guerre du Rif publié avec le soutien de surréalistes par *L'Humanité*, comme procédant d'une même entreprise subversive commanditée par Moscou, d'un même « dessein glacial de destruction [...] inspiré par la fureur asiatique des Soviets »¹⁸⁶ ; et quand le Cardinal Dubois, archevêque de Paris, appela les catholiques, dans les journaux des 25 et 26 août, à souscrire, au nom du « salut de la France », à l'emprunt du gouvernement (modérément de gauche) Painlevé-Caillaux, c'est en brandissant le spectre d'un ministère (franchement socialiste) qui conduirait à « l'oppression sanglante dont nous menacent ceux dont le programme est Révolution d'abord et toujours ». Je ne crois pas qu'on faisait à l'époque, par là-même, un amalgame qui n'eût pas correspondu à la réalité.

Car enfin, n'en déplaît à Breton lui-même qui jugea « idéologiquement assez confuse » cette déclaration « La Révolution d'abord et toujours ! »¹⁸⁷, on voit mal, pour peu que l'on en revienne à la lettre même du texte, ce qui lui manque pour en faire une parfaite déclaration de foi en la révolution léniniste. Relisons donc cette conviction que « sous les coups les plus durs qui lui sont assénés il faudra bien que l'homme finisse par changer ses rapports » ; qu'il s'agisse, pour la question sociale intérieure, du « conflit inapaisable des revendications ouvrières » comprimées par « l'esclavage du Travail » et subissant cette loi du « dur paiement au comptant », par quoi « la dignité humaine est ravalée au rang de valeur d'échange » ; ou qu'il s'agisse, à l'extérieur pour la question coloniale, de « l'amour propre de peuples longtemps asservis » à vouloir « reconquérir leur indépendance » malgré « l'esclavage que la haute finance fait peser sur [eux] ». Y a-t-il moyen de

185. Marguerite Bonnet dans André Breton, *Œuvres complètes*, t.1, *op. cit.*, p. 1699 et introduction à *Vers l'action politique*, Archives du surréalisme, n° 2, Gallimard, 1988.

186. Paul Lévy, *Le Journal littéraire*, 4 juillet 1925 (rapporté par José Pierre dans *Tracts surréalistes et déclarations collectives* t.1 (1922-1939), Éric Losfeld, 1980).

187. Mais en 1934, quand l'eau de la discorde avait largement coulé sous le pont de ses rapports avec les communistes.

dire plus nettement où prennent leur source cet « espoir en des forces neuves [...] capables de bousculer l'Histoire, de rompre l'enchaînement dérisoire des faits, qui nous fait tourner les yeux vers l'Asie » et cette certitude que, l'Europe ayant « accompli le cycle du dégoût », « c'est au tour des Mongols de camper sur nos places » ? Et peut-on être plus clair sur la forme et le champ d'application de l'action à quoi l'on est résolu, qu'en proclamant ceci :

Nous considérons la Révolution sanglante comme la vengeance inéluctable de l'esprit humilié par vos œuvres. Nous ne sommes pas des utopistes : cette Révolution nous ne la concevons que sous sa forme sociale.

Nous voici, en vérité, très loin d'une simple réflexion générale sur l'« idée de révolution », comme on l'a dit en tirant motif de ce qu'il est fait mention, ailleurs dans le texte, de « la révolte de l'esprit » ou affirmé que la Révolution servait à la « sauvegarde la meilleure et la plus efficace de l'individu ». Quoiqu'il aille un pas plus avant, on ne peut même, selon moi, s'en tenir à dire avec José Pierre que si ce manifeste « est loin de marquer une adhésion au communisme, (il) en contient toutefois les prémisses »¹⁸⁸. Celui qui a, me semble-t-il, livré la meilleure analyse de ce qu'impliquait déjà d'engagement politique cette déclaration, c'est Max Ernst : quand, au cours d'une des réunions tenues à la fin de l'année suivante, en 1926, par le groupe, alors en plein débat sur l'adhésion effective ou pas au Parti communiste, il déclare, tant elle lui paraît, pour ce qui le concerne, aller de soi : « Personnellement, je considère qu'en signant le manifeste « La Révolution d'abord et toujours ! » nous nous sommes mis sur le plan marxiste... »¹⁸⁹ Et Artaud ne s'y était pas davantage trompé quelques jours auparavant, en déclarant, lors de l'assemblée si importante où devaient être décidées son exclusion et celle de Soupault, que son entente avec le mouvement s'était, à son estime, brisée « lorsqu'il s'[était] agi de collusion révolutionnaire entre *Clarté* et *La Révolution surréaliste* », dont « La Révolution d'abord et toujours ! » avait précisément été le premier fruit¹⁹⁰. Peu importe que les aspects les plus avancés politiquement de ce manifeste signaleraient l'habileté des clartéistes (Bernier, Fourier et Crastre) à y apposer, au cours de son élaboration, leur empreinte : en le co-signant (et Bousquet avec eux), les surréalistes avaient donné, *objectivement et dès alors*, leur adhésion aux finalités et moyens fondamentaux du marxisme-léninisme ; et je crois

188. José Pierre dans *Tracts surréalistes et déclarations collectives (1922-1939)*, t.1, *op. cit.*

189. Intervention à l'assemblée du 4 décembre 1926, rapportée dans *Adhérer au Parti communiste?*, Archives du surréalisme, n°3, Gallimard, 1992, p. 94.

190. Intervention à l'assemblée du 23 novembre 1926, rapportée *ibid.* p. 21 ; on rappelle que, fondée en 1919 par Henri Barbusse, la revue *Clarté*, dirigée en 1925 par Victor Crastre, Jean Bernier et Marcel Fourier, regroupait des communistes ou des sympathisants communistes.

qu'au fond, dès juillet-août 1925, la seule véritable réticence qui demeurait dans leur esprit ne tenait qu'au souci de leur sauvegarde organique – Éluard l'exprime parfaitement en écrivant à Breton depuis Bagnères-de-Luchon: « Il faut que nous restions surréalistes et que l'on ne puisse nous comprendre parmi les communistes. » Mais ils se sont au tréfonds d'ores et déjà résolus à « servir au but qui est celui du parti, en dehors du parti »¹⁹¹ et, d'ailleurs, « portées par l'élan » de « La Révolution d'abord et toujours! », les signatures des surréalistes (et celle de Bousquet) allaient fleurir, dès au cours de ce mois d'août, au bas des protestations militantes diverses paraissant dans *L'Humanité* : le 8, signature massive par le groupe de la déclaration « La Répression en Pologne / Un appel à l'opinion publique », qui pressait le gouvernement de Varsovie d'épargner la torture et la mort (vainement, ils seront fusillés) à quatre jeunes ouvriers communistes polonais; le 28, signature de la motion « Arrachons à la mort les 386 paysans bessarabiens / Les intellectuels français s'adressent aux autorités roumaines », par laquelle le journal du Parti communiste appelait à sauver les « *paysans et paysannes* » qui devaient comparaître devant la cour martiale pour avoir participé au soulèvement de la Bessarabie méridionale... C'est donc au premier chef la dynamique créée par « La Révolution d'abord et toujours! » qui entraîne les surréalistes (et Joe Bousquet à leur suite) dans l'action publique aux côtés des communistes dès le début du mois d'août 1925, avant même que ne se produise, dans les derniers jours du mois, cet événement, assurément fort important pour la suite de l'implication politique du mouvement, mais auquel on prête à l'excès un effet déclencheur: la lecture par André Breton du livre consacré par Léon Trotski à Lénine, suivie de la recension critique qu'il en publia en octobre.

Je plaide ici que la présence de Bousquet parmi les signataires tant de la déclaration « La Révolution d'abord et toujours! » que de ces protestations collectives dans *L'Humanité* qui en sont le prolongement, n'a pas correspondu à ce qu'était son attitude fondamentale, assurément fort éloignée du glissement politique dont témoignaient ces textes; et qu'en ces quelques semaines où tout s'est précipité dans le sens d'un rapprochement avec le communisme, il s'est trouvé comme pris dans un mouvement lancé dont, depuis sa prairie de Villalier, il n'a pu contrôler les implications. Sans doute ceci est-il de nature à tout expliquer fort simplement: comme le révèle l'une de ses lettres à Breton, Joe Bousquet, selon une façon de faire qui lui ressemblait tout à fait, et qui était d'ailleurs de pratique courante chez les surréalistes absents ou empêchés, avait donné à ce

191. Même si cette expression ne fut employée par Aragon que le 5 octobre 1925 suivant, en exposant sa « position idéologique » lors de l'assemblée générale constitutive de l'intergroupe des revues (rapportée dans *Vers l'action politique*, *op. cit.*, p. 36).

dernier toute liberté pour disposer de son nom quant à l'usage qu'il lui semblerait bon d'en faire...¹⁹²

Mais l'occasion allait lui être bientôt donnée de mettre les choses au point. Sortant d'un assez long silence, André Breton, dans une carte postale expédiée, la veille de son retour à Paris, depuis les Alpes-Maritimes, où il villégiaturait depuis le 24 août, l'avait vivement pressé – de façon quelque peu maladroite dans la formulation – de lire le « merveilleux livre » dont il venait d'avoir la « révélation » et de rédiger une critique enthousiaste à paraître dans *La Révolution surréaliste*¹⁹³: « J'aimerais que vous lisiez sans tarder le Lénine de Trotsky[...] un livre qui ne peut manquer de vous faire faire quelques pas »¹⁹⁴ Ayant promptement commandé l'ouvrage, Bousquet le reçoit à Villalier où il est lui-même en vacances, et le lit par deux fois, avant de commencer d'en écrire à Breton, par une lettre qu'il date du 25 octobre 1925; empêché cependant d'achever ce courrier par une crise de fièvre, il ne pourra le reprendre que début novembre, une fois de retour à Carcassonne, et après y avoir pris connaissance de « Léon Trotsky: *Lénine* », la chronique entre-temps publiée sur l'ouvrage par son correspondant. Or que l'on considère la première ou la seconde partie de cette missive, on ne parvient pas à s'expliquer comment Marguerite Bonnet – qui fut pourtant la première à la publier – a pu en dire, parlant de l'accueil fait au livre par d'autres que Breton lui-même: « Joe Bousquet envoie de son côté une lettre enthousiaste »¹⁹⁵. Qu'on en juge. À Villalier, après que la première lecture l'eut « trouvé incertain », il a certes été « très heureusement incliné » par la seconde; il n'empêche qu'il lui reste au total « le souvenir d'un long effort pour faire entrer dans [son] cœur tout un corps de réalités qui ne pouvaient s'y insérer »: on ne peut pas dire qu'il se soit agi d'un éblouissement immédiat... Bien entendu le livre « contient des vérités plus belles que les mensonges » et « emporte le rêve vers des terres miraculeuses »; mais, sur le terrain politique, ce qu'il retient de l'itinéraire de Lénine c'est « cette évidence que l'homme-sommet est inséparable du massif où, miraculeusement, le hasard veut qu'il brille – massifs déterminés par des méridiens purement spirituels, bien entendu », et s'il a admiré « cette conception de révolution

192. Probablement lorsqu'il avait accepté, fin juin, de s'associer au pamphlet contre Claudel; ce qui expliquerait qu'on ne trouve pas le nom de Bousquet au nombre des dix-sept surréalistes co-signataires, dès le numéro du 2 juillet 1925 de *L'Humanité*, de l'« Appel aux travailleurs intellectuels » lancé par Henri Barbusse contre la guerre du Rif: la date à laquelle il avait donné à Breton l'autorisation d'user librement de sa signature a été, sans doute de quelques jours à peine, trop tardive pour permettre qu'il en fût autrement.

193. Successivement, lettre d'André Breton à Paul Éluard du (29 ou 30) août 1925 et lettre de Simone Breton à Paul Éluard du 2 septembre 1925; le texte de Breton ne paraîtra que dans le numéro 5 (daté du 15 octobre 1925) de *La Révolution surréaliste*.

194. Carte postale d'André Breton à Joe Bousquet du 16 septembre 1925 (coll. part. Mme André Aurengo).

195. Marguerite Bonnet dans André Breton, *Œuvres complètes* t.1, *op. cit.*, p.1699.

permanente», ses phrases lui ont paru s'appuyer «sur les mouvements de nos cœurs», ce qui, pour le moins, ne procède pas d'une vision tout à fait marxiste-léniniste des choses. Comme le montre clairement la seconde partie – carcassonnaise – de la lettre, la vérité est que Bousquet a été désagréablement surpris par cet enthousiasme pour Lénine qu'il voit à André Breton.

Je viens de lire dans *La Révolution surréaliste* reçue il y a quelques jours l'article que vous consacrez au Lénine. Je vois que vous considérez la publication du livre comme une occasion d'affirmer que le surréalisme tel que vous l'avez défini comporte aussi bien son application politique.

Et d'ajouter immédiatement: «Ce qui était évident», avant d'avertir: «Je précise ma pensée où rien ne me semble vous contredire.» Mais le voici qui insiste aussitôt, tout au contraire, sur la pertinence de la vision que Breton venait précisément de parvenir à dépasser – celle-là même qui guidait avant l'été les déclarations «idéalistes» d'Artaud¹⁹⁶, selon lequel «le surréalisme est un ensemble de recherches spirituelles, un état d'esprit» avant toutes choses. Si une pratique politique concrète est envisageable, elle doit rester cantonnée à une espèce d'épiphénomène le cas échéant utile, que Bousquet n'envisage pas sans éprouver une réticence évidente, où perce même un rien de condescendance:

La grosse activité révolutionnaire et les mouvements de sa plus grossière expression peuvent, par intervalles, prêter à la pure lumière que nous essayons d'entretenir; mais [et voici poindre la vraie nature de sa position] au cœur même de cette lumière toutes les retraites, toutes les épurations intérieures sont possibles jusqu'au point de silence infini, d'extase, plein de toutes les possibilités.

Breton aura fort bien compris qu'il ne s'agissait pas, dans ces lignes, du seul souci de leur auteur de prétendre à être considéré comme un surréaliste à part entière nonobstant un état physiologique lui interdisant toute action pratique. Car Bousquet enfonce le clou et vient porter la contestation, par-delà le *principe* de l'engagement politique, sur les *modalités* du processus révolutionnaire en Occident, sur la possibilité d'«exporter» le «modèle» léniniste, aurait-on écrit aujourd'hui, où ces phrases résonnent d'une étrange manière:

Une révolution sociale, pour être léniniste, ne doit pas copier la révolution russe expression de Lénine... j'insiste sur le fait que l'expression dernière de cette fureur révolutionnaire ne doit pas être aimantée par des réalités à qui les regards

196. Il n'y avait rien eu d'«évident», pour Breton, à prendre le difficile parti d'une position qui, rompant décidément avec cette ligne, entraînait inéluctablement vers le communisme; en ces mêmes jours de début novembre 1925, il invoquait, pour justifier qu'il s'accordât une période de retrait, le «trouble assez grand» et l'extrême «fatigue morale» où l'avait plongé la prise d'options «récentes... trop en contradiction avec (ses) dispositions antérieures» (lettre d'André Breton au Comité de l'inter-groupe du 9 novembre 1925, rapportée dans *Vers l'action politique*, *op.cit.*, p.122).

des hommes ont infligé déjà un enduit à coup sûr menteur... deux explosions de même nature n'ont jamais produit la même gerbe... l'instrument d'une révolution occidentale ne doit-il pas être plus souple?

Bornons-nous à citer en contrepoint – pour prendre la mesure de leur dissension – ces extraits de l'article de Breton, où Bousquet n'avait pu qu'entendre un avertissement:

Finie une révolution [la Révolution russe] de cette ampleur, si vite finie? [...] Allons donc [...] S'il se trouve parmi nous des hommes qu'une pareille crainte laisse hésitants, il va sans dire que je m'oppose à ce qu'ils engagent avec eux, si peu que ce soit, l'esprit général dont nous nous réclamons, qui ne doit rester tendu vers rien tant que vers la réalité révolutionnaire.

Et la chronique s'achevait ainsi:

Vive donc Lénine! Je salue ici très bas Léon Trotsky, lui qui a pu [...] maintenir pour notre enthousiasme cet inoubliable mot d'ordre: « Et si le tocsin retentit en Occident – et il retentira – [...] nous répondrons à l'appel sans hésitation et sans retard: nous sommes révolutionnaires de la tête aux pieds... nous le resterons jusqu'au bout.

Ce que pense fondamentalement Bousquet, c'est que la force révolutionnaire qu'on peut et doit attendre du surréalisme, *y compris dans le champ social*, est tout entière déjà contenue en lui-même, comme resserrée dans son principe, alors même qu'elle ne se laisserait pas encore clairement apercevoir dans toute son étendue; et qu'il faut résister à la tentation de l'adultérer, comme il ne manquerait pas d'advenir, si on voulait la couler dans des formes d'action préétablies: « Nous ne connaissons pas exactement la nature du feu qui couve en nous, assure-t-il à Breton dans la même lettre... je crois très fort à la voix de notre cœur et qu'il contient déjà sous forme d'une force terrible un avenir dont nos gestes instinctifs ont la connaissance. » Nul doute qu'il aurait entièrement souscrit à cette expression qu'utilisera vers cette époque Maxime Alexandre: « Nous avons encore tout à attendre de l'esprit » et de son « pouvoir illimité »¹⁹⁷. Toute la révolution possible, concevable, est *potentiellement* dans la posture surréaliste, et c'est à maintenir fermement cette dernière qu'il faut avant toutes choses s'employer. « Le véritable révolutionnaire a déjà fort à faire pour rester debout au beau milieu des éléments qu'il a déchaînés; et c'est en se maintenant qu'il développe son action », écrira ultérieurement Bousquet, dans une chronique consacrée au *Paysan de Paris* d'Aragon¹⁹⁸. Pour lui, le Surréalisme est, au sens fort de l'adverbe, *essentiellement* révolutionnaire, et la

197. Lettre de Maxime Alexandre à André Breton du 26 novembre 1926; Alexandre choisit néanmoins, quant à lui, d'adhérer au Parti, quitte à « n'être à la rigueur que colleur d'affiches ».

198. « Louis Aragon, *Le Paysan de Paris*, *Nouvelle Revue Française* », dans *Chantiers*, n° 2 (février 1928).

Révolution *essentiellement* surréaliste, sans qu'aucun des deux, au fond, ait à gagner quoi que ce soit à un « travail ingrat de reconstitution par l'intelligence », fût-il léniniste, et encore moins à aucune praxis effective¹⁹⁹. Le surréalisme, recelant en lui-même à l'état latent ses développements ultérieurs, dont il dictera le sens au fur et à mesure qu'on le vivra plus intensément et librement, n'a nul besoin d'adjuvants théoriques ou pratiques extérieurs. Deux ans plus tard, dans son journal, Bousquet résumera parfaitement cette vision essentialiste du surréalisme qui était la sienne – même si le dépit de n'avoir pas vu cette ligne l'emporter au sein du groupe, lui faisait alors un peu surévaluer son attachement à la pensée mystique:

Ruysbroeck, Martinez de Pasqualis, Boehme me justifient suffisamment. Le surréalisme, pour exister, n'a jamais cessé de faire sienne la dialectique hégélienne. *N'importe quelle action spirituelle, si elle est juste, se matérialise quand il faut. Les conditions intérieures de l'âme, mais elles portent avec elles leur vêtue [...] de véritable action!*²⁰⁰

Vision essentialiste, et leçon d'optimisme au bout du compte (et à André Breton, s'il vous plaît...): Bousquet souhaite que l'on fasse fond sur les capacités éruptives et les potentialités révolutionnaires inhérentes, intrinsèques au surréalisme même, sans qu'il soit nécessaire de lui trouver des relais en dehors de son périmètre propre. Cette logique, il la conservera du reste, en l'étendant à l'art d'écrire en général, sa vie durant. La Révolution, Bousquet en sera toujours persuadé, est immanente à la littérature aussi bien qu'aux littérateurs: « Tu n'as pas assez pris conscience que tu représentais toi-même *la Révolution*, écrira-t-il sur le ton du reproche, au début des années 1930, à Carlo Suarès. Médite cela. On ne choisit pas la révolution... Tu es, je suis... des révolutionnaires »²⁰¹. Que la poésie et la Révolution ne sont pas dans un rapport d'extranéité, mais s'interpénètrent au contraire l'une l'autre, il s'en dira encore convaincu à la Libération, en répondant à l'enquête de l'hebdomadaire *Les Étoiles* « La guerre a-t-elle eu une influence sur votre œuvre? »:

La littérature est toujours *en instance de révolution*: prêt à renaître d'une convulsion sociale, plus souvent encore à entraîner les institutions dans ses bouleversements intérieurs. On peut légitimement se demander si une guerre, une révolution, influenceront sur la musique, la peinture. On ne peut dire dans le même sens que la révolution transformera la littérature, ce serait les supposer distinctes. *La révolution est déjà un chapitre littéraire*²⁰².

199. Lettre de Joe Bousquet à André Breton, Villalier 25 octobre 1925, achevée à Carcassonne début novembre.

200. Carnet vert (fin 1927), c'est moi qui souligne.

201. Lettre de Joe Bousquet à Carlo Suarès, « mardi » (fin 1930-début 1931); c'est Bousquet qui souligne.

202. « La guerre m'a délivré de la guerre », réponse de Joe Bousquet à l'enquête « La guerre a-t-elle eu une influence sur votre œuvre? » lancée le 25 décembre 1945 par *Les Étoiles*, parue dans le n° 44 de l'hebdomadaire, daté du mardi 12 mars 1946; c'est Bousquet qui souligne.

En cette fin d'année 1925, cependant, cette logique est exactement l'inverse de celle qui anime Breton et le conduira, un an plus tard, à adhérer, avec quelques autres, au Parti: « Toute espèce de solution purement surréaliste, et basée par exemple sur le principe de renforcement de l'activité surréaliste, resterait illusoire », lira-t-on, pour justifier du « principe de l'adhésion des surréalistes au PC », dans la motion Aragon/Éluard/Morise présentée à la réunion du 27 novembre 1926²⁰³. Mais dès l'époque où Bousquet écrit cette lettre si importante à André Breton, le « noyau dur » du groupe a déjà franchi le Rubicon: rapportons ici – à titre d'exemple, mais combien significatif – ces extraits de la déclaration que devait prononcer Louis Aragon, le 3 novembre 1925, au Club des Insurgés: à l'exact opposé de la position exprimée par Bousquet dans sa lettre – peut-être écrite le même jour... – ils privent exactement de toute légitimité (ce qui, lorsqu'on y songe, est tout de même bien extraordinaire) le titre de la revue qui était l'organe d'expression même du surréalisme:

Une simple confusion de mots a seule permis[...] de croire qu'il existait une doctrine surréaliste de la Révolution. Rien n'est plus faux[...] Il n'y a jamais eu de théorie surréaliste de la révolution. Nous n'avons jamais cru à une « Révolution surréaliste »[...] Nous voulons la Révolution, partant nous voulons les moyens révolutionnaires[...] De qui sont-ils le fait?[...] Pour la France, du Parti communiste français²⁰⁴.

À cette date déjà, le Surréalisme est ASDLR²⁰⁵.

Il est vrai que le bras de Breton se mit alors (une fois n'est pas coutume) à trembler un peu. Le lendemain de la publication par *L'Humanité*, le 8 novembre 1925, de la motion « Les intellectuels et la révolution », dans laquelle pourtant toute ambiguïté était désormais levée (« La révolution ne peut être conçue par nous que sous sa forme économique et sociale »), il adresse au comité de l'intergroupe une lettre qui devait inaugurer la longue période d'une année qui, d'atermoiements en méfiances réciproques, précéda l'adhésion effective, finalement, au Parti communiste. Y a-t-il quelque légitimité à imaginer que certains des accents de ce message ne soient pas étrangers au courrier tout récemment reçu de Bousquet, et que les positions défendues par ce dernier aient – un tant soit peu – contribué à pousser André Breton à cette espèce d'« un instant Monsieur le bourreau »:

Je crains que dans notre impatience nous ne rebutions en nous et autour de nous quelques sentiments personnels dont on ne se débarrasse pas à si bon compte... la

203. *Adhérer au Parti communiste?*, Archives du surréalisme, n°3, *op.cit.*, p.91.

204. Texte repris dans *L'Humanité* du 8 novembre 1925 sous le titre « Les Intellectuels et la Révolution / La révolution ne peut être conçue que sous la forme économique et sociale ».

205. *Le Surréalisme Au Service De La Révolution* (SASDLR), troisième revue du groupe, sera lancée en juillet 1930.

tête baissée sur nos petits décrets, nous risquons de passer pour bien peu compréhensifs, d'être bien sévères... éviterons-nous que la plupart de nos amis suivent [les directives du comité] à leur corps défendant?²⁰⁶

Quoi qu'il en soit, dans « La force d'attendre », Breton confirmera en décembre 1925, après réflexion, le parti pris: si certes il « serait erroné de renoncer... à ce que le surréalisme a conquis avec les moyens qui lui sont propres et sur le terrain qui est le sien: celui de l'esprit », « pour nous qui jusqu'ici n'avons pris part à d'autre lutte qu'à celle, désintéressée, des idées... de si singuliers abus se commettent aujourd'hui... qu'il ne nous est plus possible d'y demeurer tout entiers »²⁰⁷. Et de dénoncer l'attitude d'isolement, par rapport à la masse, « du poète, du penseur, de l'artiste », qui est le fruit « des manœuvres de ceux qui, à les laisser en rapport, sentent qu'ils auraient tout à perdre »; avant de conclure de manière on ne peut plus nette contre ceux qui, brandissant l'esprit surréaliste, tentaient comme Bousquet de dissuader qu'on cédât aux prestiges de la révolution bolchevique:

L'important est que pour nous le désespoir... cesse au seuil d'une nouvelle société. Nous n'avons eu qu'à tourner nos regards vers la Russie... je ne crois pas qu'à l'heure actuelle, il y ait lieu d'opposer la cause de l'esprit pur à celle de la révolution.

Après avoir constaté qu'en « 1926, [le] nom [de Bousquet] disparaît des appels et des lettres », Gaston Massat n'a donc pas eu raison d'ajouter: « Ce n'est pas qu'il ne soit plus d'accord... »²⁰⁸. Le désaccord est au contraire, sur le terrain politique du moins, patent, et dès l'automne 1925. « Je me crois tout à fait des vôtres, et vous renouvelle que vous pouvez disposer de mon nom »: Bousquet – qui est celui qui ne rompt jamais de lui-même... – avait cru pouvoir terminer par ces mots cette longue double lettre d'octobre-novembre à André Breton. Du jour où son destinataire l'aura reçue, on ne verra pourtant plus, pendant plusieurs années, sa signature au bas d'aucun tract, manifeste ou déclaration collective surréaliste. Ses deux dernières contributions, antérieures à cette réception, sont parues dans *L'Humanité*. Le 16 octobre 1925, il est du nombre des co-signataires de la déclaration qui appelait à l'insubordination les soldats français engagés dans la guerre du Rif: « *Clarté, Philosophies, La Révolution surréaliste* solidaires du comité central d'action »²⁰⁹; le lendemain 17 octobre, son nom apparaît

206. Rapporté dans *Vers l'action politique*, *op.cit.*, p. 122.

207. Le texte fut publié dans le n°79 de *Clarté* (décembre 1925 – janvier 1926).

208. « Joe Bousquet » dans Suzanne André, Hubert Juin et Gaston Massat, *Joe Bousquet*, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1958 et 1972, p. 91.

209. Cette signature lui faisait prendre une position fort risquée: l'appel à l'insoumission que contenait le texte, tombait sous le coup de la loi pénale, et des perquisitions et arrestations touchèrent à cette époque de nombreux pacifistes, communistes ou pas; elle confirme, soit dit en passant, que la non signature par Bousquet, au contraire, de l'appel de Barbusse

une ultime fois au bas du télégramme « Pour sauver Rakosi » adressé au président du conseil de Hongrie, l'amiral dictateur Horthy, en faveur de celui qui devint le maître communiste du pays après la Seconde Guerre mondiale. Mais à aucun moment du long processus qui devait ultérieurement conduire, au terme de tant d'hésitations de part et d'autre et dans un contexte si plein de malentendus, à l'adhésion finale de certains des membres du mouvement au Parti communiste en janvier 1927, les archives existantes du surréalisme ne font plus mention du nom de Joe Bousquet. Le « surréaliste obscur » s'est changé en « surréaliste occulte »²¹⁰.

*

Dans *Au grand jour*, André Breton s'est retourné sur ces quelque vingt mois de « crise » traversée par le groupe. Avec les quatre compagnons venant d'entrer avec lui au Parti, il s'y s'adresse aux « surréalistes non communistes », à ceux qui ont « continué à penser [...] que le surréalisme se suffisait à lui-même. » Pour leur reprocher fort vivement d'avoir, par cette « prééminence donnée à la solution poétique », fait preuve d'immobilisme face à tout ce que la société donne à voir de « réalités inacceptables » : « Vous ne proposiez rien, assène-t-il, les yeux fermés, vous n'avez pas fait un pas... »²¹¹ Ce « pas » fait songer à ceux dont, un peu malencontreusement, en septembre 1925 on s'en souvient, il écrivait à son correspondant paraplégique que la lecture du *Lénine* de Trotsky ne saurait manquer de les lui faire faire. Mais s'il y a le pas que Bousquet, sur le terrain de l'implication partisane, nous venons de le voir, n'a pas, effectivement, *voulu* faire, il y a, de surcroît, les pas qu'il ne *pouvait pas* faire. Je veux dire qu'en dehors de la divergence politique, des raisons plus profondes l'ont poussé, non pas exactement à refuser d'adhérer au surréalisme au-delà d'un certain point, mais plutôt à l'appréhender *ab initio* – si véritable et sincère qu'ait été son engagement – au travers du prisme inévitable de sa condition si singulière et de tout le processus mental particulier qui l'y avait jeté. Conscient au suprême de la particularité de son destin, Bousquet, alors même qu'il s'adonne au printemps 1925, avec tant de pugnacité et d'application, à ses « exercices » surréalistes²¹², ne se départit jamais du souci

dans *L'Humanité* du 2 juillet 1925 qui, pour toucher à ce même thème de la guerre au Maroc, allait beaucoup moins loin, n'a sans doute procédé, comme nous l'avons vu, que de raisons contingentes.

210. L'expression est de Robert Desnos parlant de Pablo Picasso.

211. André Breton, *Au grand jour*, Éditions surréalistes, mai 1927; rappelons que, dégoûté après quelques réunions, Breton a déjà abandonné à cette époque l'action militante quotidienne au sein de la cellule des gaziers à laquelle il avait été affecté...

212. Il emploie le mot – avec ce qu'il implique déjà, par lui-même, de tenue de la chose à distance de soi – dès le mois de décembre 1924, dans le Cahier bleu: « L'excellent exercice que constitue la lecture des proses surréalistes ».

de cerner ce qui fait sa spécificité propre par rapport à ceux-là mêmes dont il s'efforce de s'approprier les méthodes et saisir les secrets: «Donc, tous les jours... surréalistes... – un jour en surprenant les ficelles de Soupault – le lendemain de Breton... etc... *Cherche à définir ce qui t'éloigne des autres...* ce qui t'éloigne de ce qui est commun aux autres»²¹³. Il a même un jour une formule où semble percer l'espoir que sa démarche visant à atteindre au cœur même du surréalisme (le mot n'est pas employé, mais c'est de lui qu'il s'agit sans doute aucun) sera aussi prompte que fructueuse – un peu comme s'il avait hâte de reprendre, une fois un seuil franchi, le cours de son cheminement personnel: «Il m'appartient de trouver après un bref passage à travers l'émouvant moderne le mot du prestige qu'il exerce sur nous»²¹⁴. Je voudrais ne prendre que deux exemples de cette résistance objective, pour ainsi dire, que sa complexion intime, dans ce qu'elle avait d'irréductible, le contraignait à opposer aux surréalistes, quel qu'ait été leur ascendant sur lui. Mais qui sont particulièrement significatifs, puisqu'ils touchent à deux êtres qui, nous l'avons vu, ont au premier chef façonné sa destinée: Marthe Marquié et le capitaine Houdard²¹⁵.

Le 24 décembre 1924, Bousquet, qui s'était vu conférer les insignes de chevalier de la Légion d'honneur au lendemain de sa blessure, reçut la visite d'un gendarme venu lui annoncer qu'il était proposé pour une promotion au grade d'officier. Lui qui avait été, quelques jours auparavant, le destinataire enthousiaste du numéro un de *La Révolution surréaliste*, du *Manifeste* et d'une première lettre d'André Breton, le même qui venait d'intégrer un groupe de pourfendeurs acharnés des institutions bourgeoises, que croirez-vous qu'il fit? Eh bien, il manifesta sur l'instant une espèce d'indifférence agacée: «Hier après-midi, un gendarme vient m'ennuyer d'une proposition pour la rosette. Je lui réponds pensant à peine»²¹⁶. Puis, à l'heure de se coucher, il songea tout de même un peu davantage à la chose. Saisi, pensera-t-on, par une interrogation sur la cohérence intellectuelle de ses options? Point du tout. Il se dit, certes, qu'il voudrait entourer l'événement d'aussi peu de solennité que possible («Je pense en m'endormant: pourvu qu'ils n'aient pas l'idée de faire cela officiellement... Si l'envie les en prend, tu leur feras dire que tu es malade et [demanderas] qu'ils mettent l'objet dans la boîte à lettres»). Mais nullement parce qu'il ressentirait une contradiction entre ce qui lui fait tout de même accepter cette nouvelle décoration et l'univers spirituel dans lequel il est alors en train de s'engager. Comme l'indique la suite,

213. Cahier bleu, 3 avril 1925; c'est Bousquet qui souligne.

214. Cahier bleu (entre les 10 et 17 mars 1925).

215. Rencontrée par Bousquet en novembre 1916 comme la figure de l'amour absolu, celle qui s'appelait alors Marthe Maux joua un rôle prépondérant dans le processus qui devait le conduire à se faire blesser, le 27 mai 1918. Tué au combat le lendemain 28, le frère jésuite Louis Houdard avait été, à la tête de la 3^e compagnie du 1^{er} bataillon de son régiment (le 156^e R.I.), le lieutenant puis le capitaine légendaire de Bousquet.

216. Cahier bleu, 25 décembre 1924, ainsi que pour la citation suivante.

ce qui l'intrigue seulement, c'est la tiédeur de sa réaction face à ce nouvel honneur, et son inclination spontanée à le recevoir de manière discrète: «Réflexion... Comme tu es changé pourtant! Est-ce un bien?» Est-il bien le même, se demande-t-il, que celui qui, il y a quelques années à peine, paraissait en arborant ses médailles; quand nous nous interrogeons, nous, si c'est bien le même qui, une fois effectivement promu officier de la Légion d'honneur, le 28 mars 1925²¹⁷, va, en juillet, avec les autres signataires de la lettre ouverte à Claudel, «se désolidariser publiquement de tout ce qui est français» et de cette «nation de porcs et de chiens» et, en août, dans «La Révolution d'abord et toujours!», publier sa double répugnance pour «l'idée de Patrie» – jugée «vraiment le concept le plus bestial» – et pour «l'abjecte capote bleu-horizon»... Et pourtant, quand on sait ce qu'a été le cheminement secret de Bousquet depuis 1916, il n'y a rien, dans son attitude, que l'on doive imputer à de la duplicité intellectuelle. Ainsi que le montre le rêve «vraiment émouvant» qu'il fit au cours de la nuit suivante, il suffit, pour comprendre, de se retourner du côté de la figure du capitaine Houdard et de la place si importante qu'elle avait prise dans sa mythologie personnelle. Traversant dans son songe un jardin, sa rosette neuve à la boutonnière, Bousquet avise son ancien chef «dans sa tenue de tranchées, vivant, parlant mais dans son état de cadavre. Teint terreux, membres de fer... sa voix est lente... triste.» Il essaie de l'égayer, «comme autrefois de l'emporter à [sa] jeunesse», mais vainement. Puis, Houdard lui ayant désigné «d'un air ambigu» cette décoration nouvelle qu'il porte:

Soudain, j'écarte sa capote... pour y chercher ses croix. Je m'aperçois alors avec un peu de honte qu'il n'est que chevalier... Cela me rend toute l'importance de cette rosette que l'on m'a donnée et que je sens... selon les valeurs intérieures à cet homme, ne pas avoir méritée. D'une voix assez embarrassée et qui attend un encouragement, je lui dis combien je me rends compte que cette décoration est la sienne et que l'agrément de la porter... vient surtout de l'importance qu'il attachait à sa possession... Il m'approuve avec tristesse... Je le quitte à l'extrémité du jardin, désagréablement impressionné par la tristesse où semble l'avoir plongé sa mort prématurée.²¹⁸

On ne sait pas si «l'objet» lui fut finalement remis avec ou sans cérémonie, mais tout se passa comme si la fidélité à la mémoire du capitaine Houdard avait imposé à Bousquet d'accepter très naturellement cette distinction supplémentaire, si flagrante qu'ait été l'incohérence existant objectivement entre ce geste et son implication aux côtés des surréalistes, qui, naturellement, vomissaient ce genre de colifichet. Ou pour mieux dire, et expliquer que ce soit même sans le moindre écartèlement psychologique intérieur qu'il ait consenti à la chose: ce n'est pas véritablement

217. Lettre d'Henriette Patau à Jean Ballard du 26 décembre 1950, Fonds des *Cahiers du Sud*, Bibliothèque municipale de la ville de Marseille.

218. Cahier bleu, 25 décembre 1924.

lui, la personne mondaine et de chair qu'offrait à voir Bousquet, que l'on décora ce jour-là – pour ce personnage à usage externe, cet insigne n'était déjà que ce qu'il devait appeler sa « rosette d'officier des cons »²¹⁹. Non: celui que l'on honora et promut, ce fut cet autre en lui qu'était Louis Houdard, frère jésuite, son capitaine, celui qui, tout mort qu'il fût depuis 1918 à la vie réelle, poursuivait souterrainement son existence au plus secret de Joe Bousquet...

Mais il est une autre figure de sa mythologie la plus intime – alors encore de ce monde, elle – où l'empire qu'exerça sur lui le surréalisme trouva une limite comme obligée: Marthe Marquié. Très fréquemment, tout au long de son journal de 1925, Bousquet se réfère à, et le cas échéant prend exemple sur des auteurs dont il ne peut ignorer que les surréalistes sont fort éloignés, quand ils n'en ont pas déjà fait des ennemis déclarés: Cocteau, Gide, Arland, Giraudoux, bien d'autres... Mais ce qui aurait pu, aux yeux de Breton et de son groupe avertis de la chose, passer pour des tâtonnements passagers, après tout admissibles chez une nouvelle recrue, aurait à coup sûr valu à Bousquet d'être accusé de vraie trahison, s'ils avaient su qu'il éprouvait aussi à cette époque un vif intérêt pour... Tristan Tzara – et, précision aggravante, pour cet ouvrage même, ce roman (*horresco referens*) dont la publication servait beaucoup de motif à leur condamnation du fondateur de Dada, comme il apparaît de la dédicace fameuse apposée par Breton sur l'exemplaire des *Pas perdus* qu'il envoya à ce dernier: « À Tristan Tzara, au romancier de 1924, à l'escroc en tous genres, au vieux perroquet, à l'indicateur de police. » Ce roman s'intitulait *Faites vos jeux* et avait été publié par la revue *Les Feuilles libres*, en cinq feuillets échelonnés de mars 1923 à juin 1924, le dernier annonçant une parution ultérieure en volume de l'œuvre entière, ce qui ne fut pas le cas²²⁰. La lecture de cette œuvre avait tellement frappé Bousquet qu'il en parlera à Tzara dans presque toutes les correspondances ultérieurement échangées avec lui, à compter des années 1930: « Je relis en moi-même le roman que vous aviez publié dans *les Feuilles libres* »²²¹; « J'espère que... j'aurai le très grand plaisir de vous voir dans ma chambre, où l'on parle de vous depuis l'époque déjà si lointaine des *Feuilles libres* où vous publiiez un admirable roman, jamais hélas retrouvé en librairie »²²². La lecture du Cahier bleu ne laisse aucun doute sur ce qu'il ne découvrit pas l'œuvre au fur et à mesure de sa parution périodique, mais en avril 1925 seulement. Sa réaction est

219. Lettre de Joe Bousquet à Francine, s.d. (terminée le 3 juin 1931) dans *Un amour couleur de thé*, op.cit., p.87.

220. La première livraison parut dans le n° de mars-avril 1923 et la dernière dans celui de mars-juin 1924; le texte est repris, augmenté de pages inédites, dans Tristan Tzara, *Œuvres Complètes*, t.1 (1912-1924), éd. Flammarion, 1975.

221. Lettre de Joe Bousquet à Tristan Tzara du 14 juin 1931.

222. Lettre de Joe Bousquet à Tristan Tzara, « jeudi » (début 1945).

tout de suite enthousiaste, et sa décision aussitôt prise de « lire et très attentivement tout de Tristan Tzara » – quoique les surréalistes aient honni celui-ci comme un traître, depuis la rupture des derniers ponts avec Dada, lors de la mémorable soirée du *Cœur à barbe* en 1923²²³. Il suffit, pour comprendre cette audace secrète, de lire ce texte, écrit à la première personne du singulier, manifestement très autobiographique, et tout entier sous-tendu par une longue interrogation du narrateur sur « l'anomalie qui caractérise [ses] relations avec les femmes »²²⁴. On voudrait pouvoir tout citer de ces pages, tant est étonnante la parenté avec ce que fut la vie sentimentale de Bousquet: on dirait d'un miroir qui lui aurait été tendu, dans lequel il dut regarder avec passion se refléter – parfois même peut-être se révéler enfin dans leur vérité – quelques unes des phases principales de son propre cheminement amoureux. Et même celle de sa désunion, il y avait quelques mois à peine, d'avec celle qui avait fait basculer comme on sait son destin, Marthe. Tenons-nous en à cette chute, on ne peut plus mélancolique, qui marque justement dans le roman l'épilogue de la « rencontre ineffaçable » avec... « M. » (car telle est même la première lettre du prénom de l'héroïne!):

C'était la fin vraie mais inavouée, celle qui précède et prépare la rupture, la simple formalité des règlements de compte pour déposer son bilan sentimental. Nous, les chevaliers du double-moi, nous devons cette formalité à la beauté de notre cœur toujours en faillite...

Bousquet confia un jour à Tristan Tzara: « Mes plus vieux cahiers de notes fourmillent de citations étonnantes que j'avais empruntées à vos écrits... donnés... aux *Feuilles libres* »²²⁵. Assurément il a retrempé dans les pages de ce livre sa conviction – fort ébranlée par l'expérience, de jour en jour plus malheureuse, de la *Très véridique histoire de Marthe l'Étrangère* – qu'il pourrait parvenir à trouver sa voie propre d'écrivain dans un travail romanesque qui prît pour matière le plus intime de son autobiographie, et pût néanmoins recevoir l'estampille de la modernité littéraire. Il me semble que nous sommes ici au moment où commence de prendre forme dans

223. Cahier bleu, 12 avril 1925. On sait qu'au théâtre Michel, le 6 juillet 1923, la soirée du *Cœur à barbe*, du nom de (l'unique numéro) de la revue des derniers dadaïstes regroupés autour de Tzara, tourna au pugilat à coups de canne avec les (futurs) surréalistes, avant que les forces de l'ordre, alertées par l'« indicateur de police », n'expulsent de la salle ces derniers.

224. Tristan Tzara, *Faites vos jeux*, dans *Œuvres Complètes*, t.1, *op.cit.*, ainsi que pour les citations suivantes.

225. Lettre de Joe Bousquet à Tristan Tzara du 14 juillet 1932. De phrase tirée de *Faites vos jeux* que Bousquet ait reproduite littéralement dans ses cahiers anciens, je n'ai retrouvé qu'une seule, mais où – pour qui sait lire – tout est peut-être dit: « Cette timidité, établissement de Dieu dans l'enfance que nous portons d'âge en âge avec nous... produit par opposition l'orgueil, un mal particulier qui aime l'isolement de ses secrets », Cahier bleu, 12 avril 1925.

l'esprit de Bousquet la matrice d'où sortiront, à la fin des années 1920, ses premiers romans publiés. Oui, des romans, malgré le reproche que ne pourraient manquer de lui faire André Breton et ses amis.

*

Dès le second semestre de 1925, quelque chose de l'enthousiasme et de l'élan du tout début – pourtant inspirés par un tel sentiment d'attente enfin comblée! – s'est donc comme brisé. Ses protestations du contraire sonnent comme des tentatives sans grande conviction de se persuader soi-même. « De vagues idées insistent enfin au vif du désordre dont je voudrais sortir... Je vois le moment où mes yeux reconnaîtront autour de moi ma pensée »: on ne sent pas une bien grande énergie dans cette déclaration à Gala Éluard²²⁶. Ni davantage dans celle-ci, destinée à André Breton:

Mon inertie... cette année, semble promettre mieux. J'ai le cœur plus près des sens... plus qu'autrefois des ailes dans les mains. Mes pensées et mes rêves se détachent plus nettement dans cette brume... qui semblait jusqu'à hier porter dans mon esprit la malédiction de ma chair. Je rêve plus loin et mieux... Mes désirs... amass[e]nt à mesure qu'ils s'affirment une manière de dynamisme, dont je crois, cher grand ami, qu'on peut attendre beaucoup²²⁷.

Les réticences et non-dits dans l'accueil qui lui avait été fait par Breton et Paul Éluard, la brutalité du « tutorat » de Gala²²⁸, l'apparition de dissensions politiques révélant un véritable clivage philosophique: tous ces éléments avaient dès alors produit leurs effets négatifs. Mais l'essentiel n'est certainement pas là. Après la Seconde Guerre mondiale, remerciant Maurice Nadeau pour l'envoi de son *Histoire du surréalisme*, Bousquet, soucieux qu'on le lie au mouvement « d'une façon un peu plus directe que le terme sympathisant ne le sous-entend »²²⁹, – d'ailleurs pour des raisons tenant aussi à ses rapports du moment avec Breton –, exposera sa propre thèse sur les causes susceptibles d'expliquer qu'il y eut des limites à son adhésion au surréalisme naissant: « Pourquoi, si directement engagé, ai-je si peu contribué à l'économie même du mouvement... pourquoi n'ai-je pas figuré dans les sommaires de la RS avec des poèmes, des rêves? » « La réponse est d'ordre physiologique », affirmera-t-il pour résumer un long plaidoyer

226. Extrait inédit de la lettre de Joe Bousquet à Gala Éluard publiée dans le n°5 de *La Révolution surréaliste* (15 octobre 1925).

227. Lettre de Joe Bousquet à André Breton, Villalier, 25 octobre 1925, poursuivie à Carcassonne en novembre. Bousquet raisonnait toujours par « année » scolaire.

228. « Pardonnez-moi, Joe Bousquet, lui avait-elle demandé dès sa première lettre, fin 1924, ce manque de tact, cette attaque brutale, cette grossièreté sans nom, cette provocation indélicate, pardonnez-moi cette curiosité avide. »

229. Lettre de Joe Bousquet à Maurice Nadeau du 13 juillet 1945 (*sic* pour 1946), ainsi que pour les citations suivantes.

tendant à faire admettre que seule son infirmité l'aurait empêché, non seulement de participer aux « manifestations de force » bien entendu, mais aussi de faire siennes les « expressions littéraires et artistiques » du groupe:

Les méthodes surréalistes... faisaient faillite dans un corps détruit et voué à la solitude. Mes textes surréalistes – je m'en suis moi-même avisé – ne valaient rien. Mes rêves raisonnaient. J'étais retranché de la vérité qui me faisait vivre... À ce mouvement qui n'était que vie et santé, je ne pouvais ajouter des œuvres sans les construire par artifice... Pleinement intégré au mouvement surréaliste, je n'étais excepté que de ses expressions littéraires et artistiques à quoi je me sentais par défaillance physique, inégal... Je me félicite, je l'avoue, de n'avoir pas cédé à la tentation d'écrire alors selon l'esthétique surréaliste des textes sur la genèse desquels j'aurais eu des réserves à faire. Mes amis l'ont-ils compris? Sans doute.

Il y a là une argumentation dont il n'est pas exagéré de dire qu'à cette époque il la martela véritablement. Par exemple, auprès de René Massat:

J'ai fait partie du groupe surréaliste dès sa formation. Signant tous les manifestes mais ne participant que de loin et avec beaucoup de discrétion à l'expérience poétique du Surréalisme, parce que je me sentais refusé par mon état physique à une doctrine de vie et d'espoir ou de désespoir à l'état pur que l'on ne pouvait atteindre avec une hypothèque physique²³⁰.

ou de Julien Gracq:

Entièrement surréaliste d'intention, et de cœur, et non pas toujours de fait, peut-être en raison de la pudeur où me retenait ma mutilation, j'ai toujours devant mes écrits trop littéraires, devant ma poésie surtout, senti la même honte qu'à regarder mes jambes flétries²³¹.

Bref, il y aurait eu d'un côté la vitalité surréaliste, essentielle à l'éclosion des formes adoptées par les collaborateurs de *La Révolution surréaliste*, et de l'autre ce corps immobile, dont l'inertie même aurait interdit, par construction si l'on ose dire, qu'il pût s'y couler à son tour. Nous aurons à nous interroger en temps utile sur cette thématique de la spécificité de l'écriture du corps blessé, qui est récurrente chez Bousquet. Mais quelle que soit sa part de validité, je ne pense pas qu'elle soit de nature à expliquer à soi seule, ni même principalement, les choses. D'abord, s'il est vrai que « le monde sensible est exclu des textes surréalistes », comme l'écrivait dès 1926 (pour le déplorer) son cher Paul Éluard²³², et

230. Lettre de Joe Bousquet à René Massat, s.d., 31 juillet 1946.

231. Lettre de Joe Bousquet à Julien Gracq, « samedi » (1948); dans la même veine, Bousquet écrira aussi de Gide après-guerre: « Qu'il y consente ou non, son art poétique exclut de la littérature les hommes diminués », dans « Mai 40 en Zone Sud », *Revue de l'Alliance Française*, n°27, mars 1947.

232. Dans le « prière d'insérer » des *Dessous d'une vie ou la Pyramide humaine* (éd. des Cahiers du Sud, 1926); Bousquet relève l'expression dans son Cahier vert, au printemps 1928, alors qu'il prépare des « notes sur Paul Éluard » qui seront annoncées dans le n°2 de *Chantiers* comme à paraître dans le n°4, et qui n'y paraîtront pas.

si véritablement la pratique de l'écriture automatique implique, comme le soutient le biographe de ce dernier, une « abolition de toute [...] relation entre le je poétique et le monde » et le « déstagement des implications relationnelles » avec le réel²³³, on se dit que, somme toute, la paralysie et l'isolement de Bousquet étaient plutôt faits pour l'aider à écrire « selon l'esthétique surréaliste », que pour desservir ses efforts en ce sens. Et puis, ensuite et surtout, il faut préciser que toutes ces déclarations sont entachées d'un gros mensonge par omission: ses textes surréalistes, on a l'impression, à l'entendre, que, tout de suite conscient de leur absence de valeur, il les aurait retenus par-devers lui, avant de renoncer bien vite à en écrire de nouveaux.

Il n'y a qu'un malheur, c'est que, comme les archives d'André Breton l'ont récemment révélé, Joe Bousquet envoya à Paris en 1925 plusieurs manuscrits, qui ne sont donc pas demeurés inédits par suite d'une autocensure, mais parce qu'il ne fut pas décidé, par qui de droit, de leur insertion dans les publications surréalistes: outre un récit de plusieurs pages intitulé « Tentative d'évasion », ce ne sont pas moins de deux « notes » pour le « bureau des Recherches Surréalistes », six « textes surréalistes » et deux « rêves » (selon les appellations données par leur auteur lui-même) qui nous sont conservés et en attestent²³⁴. Qui croira que si Bousquet, au lieu de se voir tout bonnement refuser leur parution, avait retrouvé quelques-unes de ces pages aux sommaires de *La Révolution surréaliste*, il aurait été empêché de poursuivre dans la même veine, par on ne sait quel vice radical supposé interdire qu'on leur apposât le label du surréalisme – et que le lecteur a bien de la peine, d'ailleurs, à identifier? Quoi qu'il ait pu en dire vingt ans après avec tant d'insistance²³⁵, ce ne sont pas, selon moi, sa blessure et, à les supposer avérées, ses conséquences sur la structure de son imaginaire et de sa langue, qui ont au premier chef retenu Bousquet d'embrasser l'esthétique surréaliste dans son entière ampleur.

Je crois bien davantage à un effet de résistance généré par sa mythologie personnelle et sa tragédie intime, telles qu'elles étaient *antérieures* à sa blessure, et l'y ont d'ailleurs conduit. Il faut toujours se garder de la tentation (serait-elle excitée par Bousquet lui-même) de mettre la trop

233. Jean-Charles Gateau, « Éluard et le texte surréaliste » dans *Une pelle au vent dans les sables du rêve*, *op.cit.*

234. Voir le DVD « André Breton, 42 rue Fontaine », le catalogue de la vente du fonds André Breton à l'Hôtel Drouot, Calmels Cohen, avril 2003; pour les « notes », qui sont datées du 23 avril 1925, on ne peut exclure qu'elles arrivèrent trop tard pour pouvoir figurer dans le cahier de la Centrale surréaliste qui, ouverte le 11 octobre 1924 au 15, rue de Grenelle à Paris, ferma d'abord ses portes au public le 30 janvier 1925, puis définitivement le 30 avril suivant.

235. Suspecte: il aura alors tout intérêt, tandis qu'il renouait, dans des conditions d'ailleurs assez chaotiques, avec Breton, à plaider, s'agissant du passé, pour un empêchement sur quoi sa bonne volonté n'aurait pas eu de prise.

fameuse « balle » du 27 mai 1918 au premier plan de toute explication et de la poser toujours comme un point de commencement. La vérité n'est pas que, désormais blessé, lui qui, il y a peu encore, n'était qu'un bloc de pure vitalité, serait devenu *ipso facto* incompatible avec le vitalisme surréaliste. C'est, bien plus certainement, que, porté par l'irrésistible mouvement lancé d'un destin propre – celui que lui avait fait, et continuait de lui faire, ce que j'ai appelé son drame mélancolique – Bousquet *n'avait d'autre choix* que de persévérer dans sa voie singulière. « Le “ moi ” n'est que la tentation perpétuelle d'un “ je ” » : cet aphorisme (qui définirait en somme assez bien le ressort de ce drame), il est assez piquant qu'on le relève justement dans l'un de ces textes qu'il expédia vainement à Paris en 1925²³⁶. Sa tension incessante vers un « je » toujours entrevu et toujours inatteignable – vers « celui que l'on est sans le savoir », dirait-il plus tard – vers son « Idéal du moi », spécifieraient les psychanalystes d'aujourd'hui – voilà ce qui explique surtout que Bousquet, si puissants qu'aient été les prestiges du surréalisme, ne se soit pas laissé entièrement investir par lui. On veut bien le suivre quand il affirma après-guerre : « Les surréalistes ont bâti ma maison »²³⁷ ; mais non pas lorsqu'il ajoute, même si c'est lui qui souligne l'expression : « Les peintres et les poètes surréalistes *ont édifié ma subjectivité* ». Je crois au contraire que sa subjectivité, telle qu'elle était, dès avant sa blessure, de longue date édifiée (ou plus exactement la façon dont depuis toujours un su(b)je(c)t tentait en lui de s'édifier en tant que tel) lui dictera de poursuivre opiniâtrement dans sa démarche personnelle, si enrichie qu'elle ait été par l'univers surréaliste. Bousquet en a d'ailleurs fait on ne peut plus clairement l'aveu, *à la même époque*, dans une lettre par laquelle il s'efforçait d'aider Marie-Josèphe Rustan (qui fut la première étudiante à avoir entrepris de travailler scientifiquement sur son œuvre) à sérier les grandes périodes de son parcours littéraire :

Un fait très important était intervenu. J'avais adhéré au groupe surréaliste... Je signalais les manifestes, m'imprégnais de poésie surréaliste, *mais ne cherchais qu'en moi-même les ressources de mon inspiration*.²³⁸

*

Il me semble que nous détenons désormais les clefs permettant de comprendre cette ultime bizarrerie apparente par laquelle Bousquet clôtura littérairement cette année 1925, tout entière ou presque dédiée au

236. Dans l'une des deux « notes » pour le Bureau central de recherches surréalistes.

237. Lettre de Joe Bousquet à René Massat s.d. (31 juillet 1946), ainsi que pour la citation suivante.

238. Lettre de Joe Bousquet à Marie-Josèphe Rustan du 13 juin 1946 ; c'est moi qui souligne.

surréalisme: il envoya à André Breton son premier texte publié, une plaquette de seize pages consacrée... au poète carcassonnais François-Paul Alibert²³⁹! Appartenant à une autre génération (né en 1873, il était depuis 1907 l'ami de Gide, dont il partageait du reste les goûts corydoniens), Alibert incarnait déjà à l'époque la figure parfaite du poète classique²⁴⁰. Aussi académique sur le plan de l'écriture que conservateur sur le terrain des idées politiques, il donnait des plaquettes de vers tant imprégnées de culture antique qu'elles lui ont valu la qualification d'« écrivain latin d'expression française ». Bref, il n'y avait probablement rien qui pût être plus étranger à André Breton que la « rhétorique aux ampleurs magnifiques » par quoi François-Paul Alibert vantait « inlassablement la lumineuse hellénité » de ces paysages méditerranéens qu'il se refusa toujours à quitter²⁴¹. Et nul doute que restèrent vains (du moins pour ce lecteur-ci) les efforts déployés par l'auteur de l'ouvrage pour convaincre de la valeur tant du poète (un « Baudelaire oriental », qui serait même « comme Rimbaud l'instrument discret d'une musique profonde ») que de sa poétique, rapprochée (d'une façon bien casuistique) de... l'écriture automatique:

Tous les mots viennent de naître. Ils n'ont pas été mis à jeûner dans un vocabulaire [...], seulement, en [les] laissant se réunir selon des convenances organiques, Fr.-P. Alibert accepte même qu'ils se disposent en vers réguliers²⁴².

Bousquet ne se faisait du reste aucune espèce d'illusion à cet égard: il suffit de voir la manière dont il s'excuse quasiment auprès de Breton d'avoir commis et de lui faire parvenir cet opusculé²⁴³. Certes – il sait l'admiration que Breton avait eu naguère pour l'auteur de *La Soirée avec M. Têste*²⁴⁴ – Alibert est un « très bon poète: c'est lui que j'aime le plus

239. Joe Bousquet (sous le pseudonyme de Pierre Maugars), *François-Paul Alibert*, Nîmes, Imp. A. Chastanier, 1925. Il s'agissait d'un tiré à part de « François-Paul Alibert », chronique éponyme parue dans le n°8 de la *Nouvelle Revue du Midi* (octobre 1925).

240. André Thérive, critique alors fort écouté, avait, dans le n° 41 de *l'Opinion* (13 octobre 1922), regardé « M. Alibert comme plus avancé sur une voie classique où M. Valéry ne saurait tarder... à aller aussi profondément » (rapporté par Claude Martin dans son introduction à André Gide, *Correspondance avec François-Paul Alibert* (1907-1950), Presses Universitaires de Lyon, 1982 – où je prends aussi la citation suivante).

241. Successivement, André Thérive (rapporté par Claude Mardin, *ibid.*) et Daniel Fabre dans *Les Audois, dictionnaire biographique*, Carcassonne, éd. A.A.A.A., F.A.O.L. et S.E.S.A., 1990).

242. Pierre Maugars, *François-Paul Alibert*, *op.cit.* Breton fut probablement plus intéressé (ou indigné plus encore?) par ce trait: « Il est tout à fait significatif que M. Paul Valéry réussisse parfois... à nous donner l'illusion qu'il a pris quelques branches aux cyprés d'Alibert ».

243. Tout en se défendant bien entendu de s'en excuser: « Mais j'ai l'air de me justifier d'avoir écrit pour lui » (lettre de Joe Bousquet à André Breton, entamée à Villalier le 25 octobre 1925 et reprise à Carcassonne en novembre; ainsi que pour les citations suivantes).

244. En janvier 1925 encore, n'écrivait-il pas à sa femme Simone, à propos du *Cahier B* de Valéry, récemment publié chez Champion, que c'était une « bien belle et bien forte chose »?

volontiers dans la génération de Paul Valéry » ; mais on dirait que c'est par compassion surtout qu'il a accompli ce qu'il présente presque comme un acte charitable :

Fr.-P. Alibert est un grand cœur... il a du tempérament.... presque tous ses livres ont été édités à ses frais à Carcassonne... il est pauvre... il a cruellement souffert. Je lui dois de beaux exemples de courage... [Il croit] que son œuvre, pouvant encore me retenir, ne mourra pas toute entière.

Puis vient enfin l'essentiel, la vraie raison, le plus difficile à dire, parce que c'est d'une véritable *revendication de liberté* qu'il s'agit :

[Alibert]... à travers ces raisons qu'il découvrirait de mon affection pour lui, à cru voir, à raison, je crois, une sympathie véritable qui n'était pas *incompatible* avec l'envoûtement où m'enferment les poèmes d'Éluard²⁴⁵.

Voilà qui, pour le coup, après tous ces beaux sentiments, sonnait comme une véritable provocation, certainement de nature à fâcher Breton... si son auteur ne s'était aussitôt infligé une auto-punition : le sacrifice, sur l'autel du surréalisme, du patronyme véritable de l'écrivain qui paraissait enfin publiquement en Joe Bousquet : « J'ai signé cet article d'un pseudonyme – Pierre Maugars – mon nom, mon véritable nom, celui auquel s'attachent les menus événements de vingt-huit ans d'existence, vous appartenant à vous tous, appartenant à mon âme. Je ne voudrais pas que chez le plus insignifiant des surréalistes on pût relever la moindre trace d'une rétrogradation »...

*

La « compatibilité » de Paul Éluard et de François-Paul Alibert²⁴⁶... Le vendredi 16 mai 1924 est le premier jour où Bousquet écrivit dans le plus ancien de ses journaliers qui nous soient conservés²⁴⁷. Il y note à la fois – avant que ne commence par conséquent cette longue année surréaliste : « Lu Jacques Baron » (ce dadaïste fougueux qui s'apprêtait à faire, avec dix-huit autres camarades, « acte de surréalisme absolu ») et « Achevé lecture NRF » (qui était celle de Jacques Rivière et où triomphait Proust)²⁴⁸.

245. C'est moi qui souligne.

246. Cinq ans plus tard, il n'avait pas changé d'opinion, assurant que, pour « devenir un écrivain... surréaliste », il n'y avait « pas de recettes » et que la « volonté de surélévation » que cela impliquait simplement, pouvait aussi bien « se poursuivre à travers l'élaboration de poèmes classiques comme ceux d'Alibert », lettre de Joe Bousquet à Ginette Conquet, s.d., début 1930.

247. Du moins à ma connaissance ; ce Carnet bleu est déposé au HRHRC de l'Université d'Austin, Texas (U.S.A.) (sous la référence : « Notebook 1 »).

248. Carnet bleu, vendredi 16 mai 1924 ; il s'agissait du premier recueil publié de Baron : *L'Allure poétique*, éd. de la NRF, 1924.

Quand il refermera ce cahier, un peu plus d'un an plus tard, à la fin de l'été 1925, ce sera par quatre mots qui, disent tout, au fond, de sa persistance à vouloir encore *tenir les deux bouts*. À cette différence essentielle près qu'avant l'aventure surréaliste la double postulation ne faisait que traduire sa perplexité quant à la voie à choisir; tandis que, désormais, c'est d'espérance qu'il s'agit, celle-là même dont l'ont gonflé ces mois exaltants du Surréalisme naissant. Pas plus de quatre mots, donc, ainsi disposés²⁴⁹:

Très important { Surréalisme
Azoulaïs

Surréalisme d'abord; mais aussi et dans le même temps Azoulaïs: l'accolade n'ouvre pas sur ce qui serait encore une option entre deux branches d'une alternative, elle est au contraire d'*association*, et c'est cette nouveauté qui rend les choses « très importantes ». Alors non point *Azoulaïs* proprement dit, naturellement – c'est même au cours de cet été-là qu'il finira par renoncer, nous l'avons vu, à ce texte qui le menait, il l'a compris, à une impasse; mais *Azoulaïs* mentionné en tant que ce manuscrit manifestait et concrétisait à ce jour, malgré tout, sa certitude, qui demeurerait entière, qu'une œuvre n'a de valeur qu'en raison du contact poignant du poète avec sa *destinée personnelle*. Gala Éluard, tout en repoussant quasiment tout ce qu'il lui soumettait, ne l'avait-elle pas parfaitement deviné, elle qui – dans son jargon – l'exhortait toujours à « encore une autre chose qui sera ce que vous voulez et ce que vous pouvez dire... Mais cela, vous devez le savoir vous-même, vous le saurez »?²⁵⁰ Non, il ne le savait pas encore, mais oui, il savait désormais qu'il le saurait: il suffisait de n'être avec constance le disciple que de sa *vérité intérieure*, en prenant soin de ne négliger aucun des champs et moyens littéraires susceptibles de la servir, fussent-ils antagonistes en apparence. « Aurez-vous l'obligeance de le lire? », avait (un peu sceptique) demandé Bousquet à André Breton en lui envoyant son *François-Paul Alibert*. On ne sait, faute de disposer d'un document permettant d'en trancher, ce qu'il en fut. Mais, pour posséder au contraire ce qu'a été sa réponse, nous savons que Bousquet avait concomitamment adressé son petit livre à celui qui venait d'accéder aux fonctions de rédacteur en chef de *la NRF*, et avec lequel les surréalistes allaient finir par rompre violemment, Jean Paulhan: tenir les deux bouts, disions-nous²⁵¹... Début janvier 1926, il est déjà à la tâche qu'il s'est désormais assignée: faire servir la pyrotechnie surréaliste à éclairer son firmament littéraire propre, et à « trouver cette forme idéale

249. *Ibid.* (été 1925).

250. Lettre de Gala Éluard à Joe Bousquet s.d., été 1926, Vente Piasa, Drouot-Richelieu, 20 novembre 2007.

251. Lettre de Jean Paulhan à Joe Bousquet, s.d. (14 décembre 1925); c'est la première de la correspondance qu'ils entretinrent jusqu'en 1950. Soit dit en passant, François-Paul Alibert était en 1925 un auteur *NRF*, pour être publié tant par la revue que par les éditions homonymes.

de [s]'exprimer» que requiert l'originalité de son «unique réalité supérieure»:

Tout ceci est à mettre au point: les surréalistes ont flairé la vérité: ils l'ont attrapée par la queue: avec un peu de chance, je peux mettre au point leur semi-découverte: ils n'ont disposé dans leurs œuvres que des queues de comètes²⁵².

C'est Pierre Reverdy que le *Manifeste du Surréalisme* qualifie de pareille manière, mais nul doute qu'on pourrait user aussi de la formule, et peut-être avec plus de légitimité encore, à propos de Joe Bousquet: si durablement qu'il restera installé dans cette «maison» qu'André Breton et ses amis lui avaient construite en 1925, il n'en demeurera pas moins un «surréaliste chez lui».

Paul Giro

Paul Giro travaille à une biographie à paraître sous le titre *Joe Bousquet, d'une mort l'autre* (dont ces pages constituent une partie), ainsi qu'à l'édition de la correspondance entre Joe Bousquet et Jean Paulhan.

252. Successivement, Carnet vert, 8 août 1925, Carnet bleu s.d. (début 1928) et Carnet vert, 14 janvier 1926.